Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a mi[illegible]filmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possi[illegible] se procurer. Les détails de cet exemplaire qui [illegible]t peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [x] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

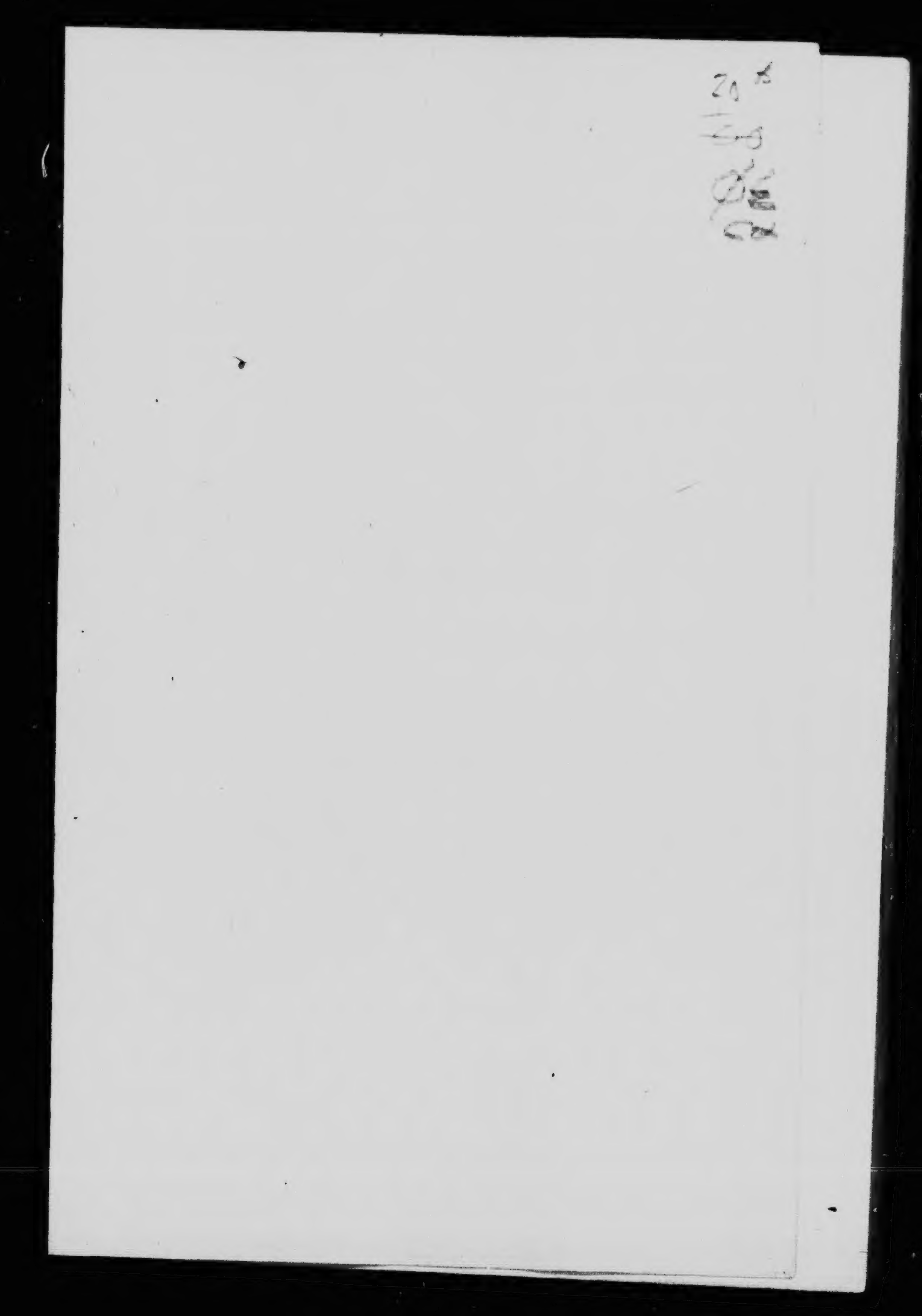
- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Pages 89, 109, 157 comportent une numérotation fautive : p. 68, 10, 15.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X	✓	20X		24X		28X		32X

J.-M.-A. MOUSSEAU

L'ENVERS DU JOURNALISME



L'ENVERS

DU

JOURNALISME

PAR

J.-M.-ALFRED MOUSSEAU

MONTREAL

1912

Liste des Souscripteurs

Sir Wilfrid Laurier.
Sir Lomer Gouin.
Hon. L.-A. Taschereau.
Hon. J. Décarie.
Hon. J.-E. Caron.
Hon. Sénat. Larivière.
Hon. Sénat. Fiset.
Hon. Sénat. David.
Hon. Sénat. Poirier.
Hon. Sénat. Choquette.
Hon. Jacques Bureau.
Hon. A. Bergevin.
Ex-juge M. Mathieu.
C.-A. Wilson, M.P.
Joseph Versailles.
Dr. A. de Martigny.
S. Létourneau, C.R., M.P.P.
P.-E. Lamarche, M.P.
L.-A. Rivet, ex-P.M.
Godfroy Langlois, M.P.P.
J.-H. Dillon.
A. Vineberg.
C.-T. Cullinan
J.-E. Perrault.
O.-P. Dorais.
Edmond Brossard.
Léopold Houle,
E. Proulx.
E.-W. Villeneuve.
J.-A. Mousseau, N.P.
W. Patenaude.
L.-D. Gareau.
J. E. Migneron.
Emery Larivière.
Jules Helbronner.
Dominique Derome.
Hon. Juge H. Gervais.
Hon. Juge S. Beaudin.
Honf Juge A.-A. Bruneau.
Hon. Juge W. Mercier.
Hon. Juge Chs. Archer.
Hon. Juge Calixte LeBeuf.
Hon. Juge H. Lanctot.
Dr L.-J. Lemieux.
Hon. T.-C. Casgrain, C.R.
J.-L. Perron. C.R., M.P.P.
L.-A. Lapointe, M.P.
J.-L. Archambault, C.R., bât.
Rodolphe Monty, C.R.
Alfred Duranleau.
Lorenzo Prince.
Roy Carmichael.
Théodule Rhéaume.
Léon Garneau.
Eugène Godin.
Ludger Gravel.
Geo. Marcil.
Paul Saint-Germain.
Antonio Perrault.
A.-P. Dorais.
L.-A. Bédard.
Wilfrid Hanfield.
Alphonse Décary.
Arthur Vallée.
Séverin Lachapelle, M.D.
H.-A. Robert.
F.-X. Roy.
J.-E. Vanier.
Raphael Ouimet.
Joseph Adam.
Eugème Gouin.
Athanase David.

P.-M. Durand.
Emile Gagnon.
Télesphore Derome.
J.-A. Girard, dép.-prot.
Tancrède Jetté.
Victor Doré.
John H. Kelly, M.P.P.
Alexandre Desmarteau.
J. A. Ouimet.
Alexandre Cinq-Mars.
Adolphe Allard.
A.-Jos. Bussières.
A.-Papineau Mathieu.
M.-R. Portelance.
J.-E. Parent.
Eugène Lamarche.
Oswald Mayrand.
Paul de Martigny.
Albert Laberge.
Raoul Rouilliard.
F.-V. Champagne.
Henri Comte.
J.-A. Filiatrault.
Ernest Paquet.
Rodolphe Décary.
J.-E.-C. Bumbray.
J. Monnier.
N.-Z. Cordeau.
Bernard Mélançon, N.P.
J.-A. Beaulieu.
J.-C. Saint-Amand, N.P.
Wilfrid Bessette.
Arsène Leroux.
J.-L. Gélinas.
Arthur Brossard, C.R.
Dr. Elzéar Pelletier.
A.-P. Beauchemin.
Charles Robillard.
Charlemagne Rodier, C.R.
Geo. Latour.
J.-A. Guibault.
Gilbert Larue.
Richard Duckett.
Antonio Langlais.
Léo Bérubé.
Auguste Pacaud, C.R.
Rodolphe Latulippe.
A.-J.-H. Saint-Denis, N.P.
A.-D. de Celles.
N.-E. Dionne.
Dr J.-A. Beaudry.
D. McAvoy.
Félix Barrière.
J.-B.-A. Quesnel.
J.-N. Marcil.
Arthur Côté.
Jos. Marchand.
Alex. Cotté.
Ethérius Fauteux.
Gustave Dutaud.
Gustave Comte.
J.-A. Lapointe.
Adolphe Brassard.
A. Chase Casgrain.
A. Saint-Martin .
J.-O.Pelland.
J.-B.-A. Tison.
E.-Z. Massicotte.
J.-E. Lacombe.
J.-A. Julien.
F.-J. McGue.
Emery Lebrun.
A.-E. Corriveau.
L.-G.-A. Cressé, C.R.
Louis Larivée.
Lt H.-T. Scott.
Marcel Gabard.
Gonzalve Desaulniers, C.R.
Omer Chaput.

Table des Matières

L'envers du journalisme

" Yet to mine aerie ever pierced the voices,
" The pregnant voices of the Things That Are."

ROBERT W. SERVICE.

CHAPITRE I.

Pierre Martin devient reporter



EDACTION !" Martin jeta ce mot avec l'importance d'un homme qui sait seul tout ce qu'il signifie et il entra dans la cage de l'ascenseur. Le garçon, blasé sur les intonations diverses des centaines de personnes qu'il transportait journellement, fit tout de même la réflexion qu'il avait affaire à un étranger et que cet étranger semblait plutôt préoccupé.

Les garçons d'ascenseur, quand ils sont intelligents, sont des observateurs, des philosophes au petit pied. Ils voient tant de monde, ils ont tant d'occasions d'étudier la nature humaine qu'ils ne peuvent s'empêcher de se livrer un peu à cette étude. Ils y sont même forcés, pour arriver à satisfaire le "patron" et pour plaire aux diverses personnes avec qui ils viennent en contact. Tel "business man" ne souffre pas de retard dans le départ de l'ascenseur ; tel autre, plus bienveillant, ne manifes-

tera pas de déplaisir si le garçon attend quelques secondes pour permettre à une personne de plus d'y prendre place ; tel autre enfin s'amusera même à causer avec lui, comme s'il importait peu qu'on partît jamais. Et puis, il y a les habitués, et il y a les étrangers : il ne faut pas faire attendre ces derniers, si on ne veut pas leur donner une mauvaise idée du journal et de l'administration. Grégoire savait tout cela — et d'autres choses encore.

Il mit la main à la manivelle. En quelques secondes, on était rendu, et l'ascenseur stoppait au quatrième étage.

"Rédaction !" dit-il.

Martin coupa court aux pensées qui bouillonnaient dans son crâne. Les yeux brillants et l'allure décidée, quoiqu'il fût fort intimidé, il pénétra dans la salle de la rédaction.

Son ami Théophile Bernier, reporter et même assistant-city editor, — ce qui n'est pas un mince honneur dans le monde des journalistes, — devait se trouver là et l'attendre pour le présenter au city editor en qualité d'aspirant reporter.

Le pupitre de Bernier était un des premiers en entrant. Martin vit tout de suite l'assistant-city éditor, qui lisait paisiblement le journal, tout frais sorti des presses.

Il était trois heures.

C'est un moment psychologique dans une salle de rédaction.

Le journal commence à s'imprimer, en bas, au sous-sol, dans la chambre des presses, et on envoit à la hâte les premiers numéros à la rédaction.

L'activité fiévreuse de la journée a cessé. Les

crayons ne courent plus sur le papier, les machines à écrire ne font plus entendre leur "tapotement" monotone et assourdissant ; mais on est encore vibrant du travail intense que l'heure de la "mise en page" a brusquement interrompu, on est encore en éveil. On se hâte donc de déplier et de parcourir le journal. On cherche l'endroit où se trouvent les nouvelles qu'on a données ; on regarde si elles ont été bien mises en valeur par un titre approprié et si elles sont en bonne place ; on constate si elles sont convenablement écrites, — car on les a rédigées trop vite pour pouvoir s'en rendre compte. Le city editor, lui, d'un air sérieux et absorbé, passe en revue les titres. Son œil exercé va de l'un à l'autre, pour voir si quelque coquille fâcheuse n'a pas été faite dans la précipitation de la dernière heure : une transposition de titres est toujours à craindre et il faudrait y remédier au plus tôt, s'il s'en était produit. Il ne faut pas livrer le journal au public avec quelque erreur ridicule dont on rirait et dont les "confrères" ne manqueraient pas de faire des gorges-chaudes.

Les premières salutations échangées, Martin demanda à Bernier si c'était le bon moment pour se faire présenter.

—Oui, répondit-il, attends un peu ; je vais aller parler au city editor.

Martin demeura debout, à côté du pupitre de Bernier, et il se mit à regarder autour de lui, avec curiosité. Il avait peine à croire que cette salle, qui ressemblait actuellement à un cabinet de lecture, avec tout le personnel lisant le journal, fût l'endroit d'où sortaient toutes les nouvelles extraordi-

naires, intéressantes ou insignifiantes qu'il avait vues dans les gazettes.

On était en novembre. Il n'y avait pas encore de neige, mais il faisait déjà froid et on tenait les fenêtres fermées dans la rédaction. Les vitres, peu souvent lavées et encrassées par la fumée des pipes, ne laissaient passer qu'un jour terne, qui éclairait vaguement les physionomies fermées des reporters. Ils fumaient et lisaient, en échangeant des monosyllabes, de courtes exclamations que leur arrachait tel ou tel article.

Désespérant de découvrir quoi que ce soit dans cette étude des figures qui l'entouraient et dont aucune ne le regardait, Martin s'assit, prit le journal laissé par Bernier et se mit à lire lui aussi.

Au fond de la pièce, où le jour était encore plus maussade et plus douteux, Bernier, après avoir attendu que le city editor eût fini son travail, causait maintenant avec lui. Le city editor, tout en répondant, jetait de temps en temps un coup d'œil sur Martin, qui ne s'en apercevait pas, et examinait un peu de quoi avait l'air le nouveau venu.

Il vint trouver Martin et l'emmena à l'écart.

" Comme ça", lui dit-il, "vous voulez entrer dans le "reportage"?"

—Oui, monsieur, répondit Martin. Je suis sans situation ; je voudrais gagner ma vie, et on m'a dit que je pourrais peut-être y réussir ici.

—C'est dur, vous savez, le travail dans un journal.

—Ça ne fait rien. Je suis prêt à travailler.

—Combien demanderiez-vous par semaine ?

—Bien, je ne sais pas... Je ne sais trop ce qu'on donne...

—Oui, mais enfin, combien voudriez-vous avoir?

—Est-ce que vingt dollars ce serait trop ?

—Non, ce ne serait certainement pas trop, mais je ne sais si le "patron" voudra donner ça. Acccepteriez-vous dix-huit ?

—Oh ! oui.

—Bon. Je me charge de vous les faire obtenir. Il faut toujours bien payer un peu les hommes. On ne peut pas faire travailler pour rien.

—Je serais satisfait d'entrer à ces conditions. Il doit y avoir moyen de se faire augmenter, plus tard.

—C'est parfait ; venez me voir, chez moi, ce soir. Nous parlerons un peu et je vous dirai quand venir vous mettre à l'ouvrage.

Martin partit fort impressionné.

La perspective du travail nouveau et inconnu auquel il allait se livrer le rendait "tout chose".

A huit heures précises, il sonnait à la porte du logis d'Hector Dorion. — C'était le nom du city editor.

Dorion vint ouvrir lui-même.

Il fit entrer Martin, l'introduisit dans le salon et l'invita à se mettre à son aise et à causer avec lui à cœur ouvert.

L'invitation réconforta un peu Martin, sans toutefois le mettre très à l'aise. Il répondit du mieux qu'il put aux questions de Dorion et en fit lui-même plusieurs.

Dorion tenait particulièrement à savoir si Martin entendait entrer sans arrière-pensée dans la car-

rière du journalisme et s'y consacrer corps et âme. C'était un passionné et un énergique ; il ne concevait pas qu'on pût se jeter dans la lutte autrement qu'à corps perdu. C'était à ces qualités d'homme d'action et d'énergie qu'il devait ses succès dans le journalisme, et il les prisait plus que toutes autres.

Martin donna son assentiment à tout, sans savoir exactement ce qu'il disait, gagné par l'ardeur communicative de son interlocuteur. A son tour, il posa des questions : "y avait-il beaucoup de chances de succès dans le journalisme ? pouvait-on espérer s'y faire rapidement un salaire rémunérateur ?" Autant d'interrogations que lui suggéraient son enthousiasme naïf et son entraînement de jeune homme sans expérience. — Il croyait fermement que le travail et le dévouement étaient deux sûrs garants de succès.

Dorion lui répondit dans l'affirmative et lui dit de venir commencer à travailler le lendemain matin.

C'était donc fait. Il était reporter, à dix-huit dollars par semaine.

Il s'en alla, heureux, sans se rendre bien nettement compte du changement qui venait de s'opérer dans sa vie.

CHAPITRE II.

La première journée



SEPT heures moins cinq minutes, Martin était à son poste, fidèle à la consigne que lui avait donnée Dorion. Celui-ci lui avait dit "venez à bonne heure, n'est-ce pas, j'aime les gens matinaux et ponctuels ; cela fait du bien se lever de bonne heure. Quand on travaille, vous savez, on travaille. Il ne faut pas faire les choses à demie." — Et Martin était venu à bonne heure.

Il était même le premier rendu, mais Dorion était déjà là, travaillant sous sa lampe électrique, dont le jet de lumière, ramassé en faisceau par l'abat-jour, accentuait l'obscurité du reste de la salle et n'éclairait que lui et son pupitre. Il lisait la "Gazette" et commençait à préparer la besogne pour ses reporters. Une grande paire de ciseaux à la main, il découpait les pages et les colonnes du journal et détachait, pour les faire traduire, les nou-

velles qui n'avaient pas paru dans les quotidiens de la veille.

En effet, la presse associée ne transmet pas de nouveau aux journaux du soir les dépêches qu'elle a envoyées aux journaux du matin. Les journaux du soir sont donc obligés, pour donner certaines nouvelles à leurs lecteurs, de se servir des journaux du matin.

Le journal français du matin, le "Canada", est aussi mis à contribution. Quand il a les mêmes dépêches que la "Gazette", on se sert de son texte, en prenant soin, toutefois, de faire un peu de démarquage : on change les titres, on modifie les phrases du commencement et de la fin d'un article ; on raccourcit ou on allonge, selon le cas. Et le tour est joué. Le lecteur qui a vu la même chose dans le "Canada" trouve bien que cela a un air de "déjà connu", mais il n'en est pas certain. Quant à celui qui n'a pas lu le "Canada", il se repaît sans arrière-pensée de ces nouvelles de seconde main.

Le travail de découpage, de collage et de démarquage est le premier de la journée ; il sert à donner de la "copie" aux typographes dès leur arrivée, à sept heures et demie, afin que les machines à composer ne demeurent pas inactives. Dorion s'y employait consciencieusement quand Martin entra.

Il eut une exclamation de satisfaction en voyant arriver le premier son nouveau reporter. Il ne félicita cependant pas Martin sur sa ponctualité, estimant qu'il ne fallait pas le gâter en lui faisant des compliments le premier jour.

Le prédécesseur de Martin avait sa place à côté de Dorion, qui le fit asseoir au même pupitre. Ce

pupitre, fait pour contenir une machine à écrire, n'en contenait plus, mais la planche qui servait à porter la machine était restée ; elle pressait douloureusement les genoux de Martin, qui ne pouvait s'approcher assez du pupitre pour être confortable et qui commença l'apprentissage de la vie de reporter assis en diagonale sur sa chaise de bois.

Pendant qu'il s'installait, les autres entraient.

La salle s'emplit peu à peu de la rumeur des allées et venues, des conversations rapides entre voisins, du bruit des machines et des courses des garçons, appelés ça et là. Par-dessus ce bruit, dont les sonneries de téléphone et le crépitement de l'appareil télégraphique augmentaient l'intensité jusqu'à ce qu'il devînt un véritable vacarme, on entendait la voix brève de Dorion, donnant ses ordres et distribuant la copie : "ici, garçon ! va porter cela à monsieur Lemire. Donne cet article à monsieur Bernier".

Martin eut envie de se boucher les oreilles. Il prit sur lui-même cependant et se mit courageusement au travail. Autour de lui, ses nouveaux camarades écrivaient comme si c'était la chose la plus naturelle du monde de travailler au milieu d'un pareil charivari. Il en fit autant.

Dorion lui avait passé une petite découpure de la "Gazette", rien qu'un petit article de dix lignes, mais où il pouvait faire assez de fautes dans la traduction pour que son sort comme reporter fût définitivement scellé.

Il traduisit sans embarras et rendit son travail à Dorion. Celui-ci y jeta un coup d'œil, constata que Martin semblait savoir son français et lui pas-

sa d'autres découpures. Elles arrivaient dru, les unes après les autres, si bien que quand Martin eut fini, il était près de dix heures.

Les reporters partaient pour les postes qui leur étaient respectivement assignés, pour aller recueillir les nouvelles du jour. L'un s'en allait au Palais, l'autre à la morgue, un autre aux quartiers généraux de la police, un autre à la bourse. Martin, qui ne connaissait pas encore le fonctionnement des rouages d'un journal, se demandait où ils allaient et ce qu'il deviendrait lui-même.

Dorion le tira d'embarras. "Vous allez aller à la cour du recorder", lui dit-il.

Martin se tenait devant lui, hésitant, attendant quelques instructions. Comme elles ne venaient pas, il demanda : "qu'est-ce que je vais aller faire là ?"

—Vous regarderez ce qui s'y passera et vous écouterez ce qui s'y dira, et aussitôt que la cour sera ajournée, vous reviendrez ici écrire ce que vous aurez vu et entendu.

Martin aurait bien voulu demander quelques explications additionnelles sur la manière de faire le travail, mais il ne l'osa pas. Il prit le crayon et le calepin que lui tendait Dorion et il s'en alla avec Lemire, le reporter de la police.

Le long de la route, Lemire lui dit obligeamment ce qu'il aurait à faire. Les ivrognes et les noctambules ramassés par la police comparaissaient à tour de rôle devant le recorder. Il fallait noter le nom de chacun, rapporter ce qu'il dirait et ce que les témoins raconteraient sur son compte, résumer les paroles du recorder et, enfin, dire quelle avait été la sentence. "Naturellement", conclut Lemire,

"il faut surtout s'attacher à rapporter les incidents et les choses en dehors de l'ordinaire. Les accusés qui plaident coupables et qu'on condamne sans autre forme de procès ne méritent pas qu'on s'occupe d'eux, à moins que leur délit soit d'une nature extraordinaire ou ait été commis dans des circonstances tout à fait particulières."

C'était une leçon de journalisme que Martin écoutait avec attention.—Lemire aurait pu en dire bien plus long sur ce sujet.

Il aurait pu dire que la cour du recorder, c'est la pierre de touche pour éprouver la capacité et les aptitudes d'un commençant dans le journalisme, qu'on trouve là un monde en raccourci capable de fournir la matière de toutes les nouvelles, gaies, tristes, extraordinaires, cocasses ou touchantes, et que celui qui assiste aux séances de cette cour et rapporte bien ce qui s'y passe est doué du don d'observation nécessaire pour faire un bon reporter et peut entreprendre n'importe quel travail.

Dorion savait bien ce qu'il faisait en envoyant Martin là.

Le recorder n'était pas encore sur le banc, quand Martin vint prendre place aux côtés des autres journalistes. Il s'assit, trépidant d'émotion, entre deux reporters qui le coudoyaient avec une indifférence plutôt dédaigneuse, et il attendit.

Un à un, les officiers de la cour arrivèrent ; les policiers vinrent attendre leur tour de rendre des témoignages "accablants et précis" contre les accusés qui étaient parqués dans une pièce adjacente ; les témoins, les curieux et les flâneurs envahirent l'espace libre, et, finalement, le recorder fit son en-

trée, précédé du greffier, qui se dandinait majestueusement, comme il sied à un homme aussi important, que la dignité de ses fonctions et le chiffre de ses émoluments mettent bien au-dessus des accusés et des policiers.

La séance s'ouvrit, et Martin se mit au travail, avec toute l'ardeur d'un néophyte.

CHAPITRE III

Bernier, Dorion et les autres



HANGER son mode d'existence et ses habitudes est toujours chose assez difficile, mais cela devient particulièrement dur quand le changement consiste à perdre tout confort et à se livrer à un travail plus ardu : Martin en faisait l'expérience, depuis quinze jours qu'il était au journal.

Plus de siestes, le matin, plus de délicieux engourdissements dans un demi-sommeil, entre deux draps bien chauds, en se disant que rien ne le pressait de se lever. Au lieu d'attendre les premières lueurs du jour, il lui fallait maintenant sauter hors du lit, mal éveillé encore, vers cinq heures et demie ou six heures, à la lumière artificielle du gaz.

Il se hâtait de faire sa toilette, de prendre un déjeuner sommaire, puis il montait dans le tramway plein de travailleurs et de petits employés besogneux et descendait à la porte du journal, à sept

heures, au moment où les journaliers commencent leur travail et à l'heure à laquelle il avait autrefois habitude de sortir du lit.

Oui, c'était, en vérité, un changement du tout au tout.

Il l'aceptait cependant en philosophe et s'occupait à faire de son mieux le travail qui lui était confié, sans se livrer à des regrets inutiles.

Il faut dire aussi qu'on n'a guère le loisir de s'apitoyer sur son propre sort, quand on est reporter : on a tout juste le temps de raconter les heurs et malheurs des autres.

Le chroniqueur des évènements quotidiens doit courir ici et là, partout à la fois et pourtant revenir au journal à l'heure fixée pour donner la copie. Il lui faut se dédoubler en quelque sorte, tout observer sans s'émouvoir et sans se permettre d'autre geste [illegible] celui du crayon sur le papier, puis revenir [illegible]onter, en tâchant d'y mettre de la vie, les événements dont il a été le témoin impassible. Il est toujours à la course, car il faut faire vite, tout dire et arriver à temps. Il est trop occupé à observer les autres pour pouvoir s'observer lui-même.

Il devient une machine à prendre des notes et à raconter des faits divers, heureux quand il peut demeurer au-dessus du métier qu'il fait et ressaisir quelques bribes de son intelligence, une fois la journée faite.

Martin traversait la période la plus déprimante, celle où le journaliste nouveau, mis à l'essai, est surchargé et accablé des besognes les plus diverses : euchres, assemblées, fêtes de charité ou autres. Après

la matinée passée au recorder et le lunch pris à la hâte, c'étaient des après-midi consacrées à faire des traductions, à rédiger des nouvelles pour le lendemain, puis, le soir, harassé de fatigue, il lui fallait encore passer ses soirées hors de chez lui et assister à des réunions où la gaieté et l'entrain de tous achevaient le travail d'annihilation de son esprit. Il rentrait à moitié ivre de fatigue et de sommeil, et s'éveillait, le lendemain, pour recommencer.

Après quelques semaines ainsi passées, s'il ne tombait pas malade et s'il n'était pas pris de découragement, on lui reconnaîtrait la santé et l'énergie nécessaires pour devenir un bon reporter.

Tous ont passé par là et tous suivent avec curiosité les débuts d'un nouveau, dans une salle de rédaction.

Martin rencontrait quelques sympathies parmi ses camarades, mais il se heurtait à un nombre encore plus grand d'indifférents.

" Vois-tu", lui disait Bernier, "il y a beaucoup de solidarité parmi les journalistes, mais il y a encore plus d'égoïsme. On trouve cependant de bons diables, parmi nous. Pour ta gouverne, je vais, si tu veux, te dire ce que sont les membres de la rédaction, ici. De cette façon, tu les connaîtras, et tu sauras comment te conduire, dans tes rapports avec eux."

Martin ne demandait pas mieux. Une après-midi qu'ils étaient inoccupés, Bernier fit une revue des reporters du journal et lui donna sur le caractère de chacun des renseignements qui devaient lui être très utiles dans la suite.

En vrai journaliste qu'il était, Bernier lui indiqua en même temps les attributions de chacun et lui expliqua l'organisation du service des nouvelles, le plus important et le plus considérable de tous dans la plupart des journaux.

Les journaux à nouvelles doivent avoir un personnel nombreux et distribué de façon méthodique, afin de n'être jamais pris au dépourvu par aucun évènement quelconque. Il leur faut tout prévoir et contrôler en quelque sorte jusqu'à l'imprévu. Dans ce but, chaque homme est chargé de surveiller chaque source possible de nouvelles.

La police, d'abord. C'est là qu'on apprend les meurtres, les enlèvements, les vols sensationnels et les autres crimes dont le récit trouve toujours un bon accueil auprès du gros public amateur d'émotions fortes — et malsaines.

...

Lemire et Petit "faisaient la police", comme on dit en langage de journaliste. Ils étaient ivrognes et avaient des instincts assez bas et assez grossiers pour se mêler sans répugnance au monde des criminels et des policiers. Cela leur était d'un grand secours dans leur travail, car le reporter qui a le sens moral trop développé et des goûts trop raffinés n'est pas particulièrement à son aise dans les cercles policiers et en correctionnelle. Lemire avait plus de style que Petit et portait aussi la boisson beaucoup mieux, de sorte que l'un d'eux était presque toujours valide et en état de faire son travail. Quand tous deux étaient sobres, ils faisaient beaucoup de copie et ils écrivaient, à eux deux, des choses capables de faire rougir un cuirassier. Dorion coupait alors dans leur copie et passait le crayon

sur les phrases trop crues, avec un sourire d'amusement et un hochement de tête désapprobateur.

Le service de la bourse était confié à Leblanc, excellent garçon qui se mêlait surtout de ses affaires et qui ne s'occupait de celle de ses camarades que quand il pouvait leur être utile.

Caron faisait les cours civiles et renseignait consciencieusement les lecteurs du journal sur ce qui se passait dans le temple de la chicane. Entretemps, il prenait part à toutes les petites intrigues ourdies entre camarades contre d'autres camarades et il travaillait à demeurer ami avec ceux contre lesquels il intriguait.

Collin et Dupuis faisaient, l'un le service des chemins de fer et des hôtels, et l'autre celui de la navigation. Ils étaient tous deux de gais compères et n'aimaient rien tant que de jouer des tours, généralement inoffensifs, à leurs compagnons de travail.

Puis il y avait Dugas, le reporter de la morgue et des hôpitaux, dont le service quasi-funèbre ne parvenait pas à attrister le caractère. Il avait certainement, au cours de sa carrière, vu plus de cadavres qu'aucun entrepreneur de pompes funèbres, — sans que sa digestion en souffrît.

Targut était un Français de France. Il avait fait du théâtre, puis sa santé chancelante l'empêchant de continuer, il était venu au journal, où il achevait de mourir de la poitrine. Il n'avait pas de service particulier et il faisait un peu de tout : comptes rendus de réunions diverses, entrevues avec celui-ci ou celui-là, et le reste. . . . . .

Sasseville faisait le sport. C'était un bon diable à qui on pouvait se fier et qui avait la belle humeur d'un véritable sportman.

Et il y en avait encore une foule d'autres: Goyon, qui dépouillait le courrier envoyé par les correspondants de la campagne et des différentes villes de la province ; Roy, qui était chargé d'écrire les inepties qui servent d'accompagnement aux gravures trop souvent grotesques dont un grand journal se croit obligé d'orner sa première page, chaque samedi ; Brunet, qui fréquentait dans le monde de l'immeuble et de l'auto ; Arpin, qui s'occupait des incendies et des nouvelles de la banlieue ; Lachapelle, qui assistait aux séances du conseil municipal et qui rapportait les solennelles fumisteries des édiles de la bonne ville de Montréal ; Langevin, qui joignait à l'occupation de traduire les dépêches de la presse associée celle, non moins importante pour lui, de brouiller les camarades, afin de profiter autant que possible de leurs discordes.

Ces journalistes, appartenant à des classes sociales différentes et dont quelques uns avaient choisi le journalisme comme gagne-pain parce qu'ils n'avaient pu réussir ailleurs, formaient un assemblage fort disparate. Les étudiants qui n'avaient jamais pu se faire recevoir médecins, avocats ni quoique ce soit étaient en majorité parmi eux. Il y avait aussi une couple de jeunes avocats, que le manque d'argent avait empêché d'attendre une clientèle qui ne venait pas.

Dorion, qui avait charge de faire marcher avec ensemble des éléments aussi dissemblables, était un journaliste de carrière. Il en avait vu passer de toutes les sortes sous ses ordres, et il savait tirer le meilleur parti possible des aptitudes d'un chacun.

CHAPITRE IV

En mission



L ne se bénit pas une église, on n'inaugure pas un pont, on ne dévoile pas le moindre petit monument sans que les membres de la presse ne soient là. Rien ne se fait sans eux ; on les invite partout, à toutes les cérémonies et à toutes les manifestations. Quand, d'aventure, on veut les exclure, ils enfoncent les portes ou entrent par les fenêtres.

Martin ne savait pas encore à quel point les journalistes sont mêlés à tous les évènements politiques, religieux ou sociaux. Il croyait qu'il ferait indéfiniment son service de la cour du recorder, sans qu'on vînt l'y déranger.

Grande fut donc sa surprise quand Dorion lui dit, quelques jours seulement après son entrée au journal : "Martin, vous partez ce soir pour X...ville. Il y a là des fêtes qui durent trois jours, à l'occasion de la bénédiction de la nouvelle église. Vous nous enverrez des rapports."

Il fallait être à la gare à cinq heures et demie, et il était déjà quatre heures.

Muni d'un bon pour le caissier, Martin courut prendre l'argent nécessaire ; il se rendit chez lui, jeta quelques faux-cols et quelques mouchoirs dans son sac de voyage et monta dans le tramway qui conduisait à la gare. Quelques minutes plus tard, il était dans le train, songeant anxieusement à la mission qu'on venait de lui confier, pendant que défilaient par la fenêtre les poteaux de télégraphe et les piquets de clôture, qui couraient en sens inverse du train.

X...ville !

C'est le moment de se rappeler toutes les recommandations que lui avait faites Dorion : "des correspondances le soir, des télégrammes le matin, les portraits des principaux personnages, des détails complets, des articles intéressants."

Il se fit conduire à l'hôtel et, tout en faisant sa toilette, il mit un peu d'ordre à ses idées.

On donnait une séance "dramatique et musicale", ce soir-là, dans le soubassement de l'église. C'était le commencement des fêtes. Martin s'y rendit, en passant d'abord par le bureau de poste, où il acheta des timbres de livraison spéciale — "special delivery", — afin d'assurer la réception à bonne heure, le lendemain matin, de la correspondance qu'il se proposait d'envoyer au journal immédiatement après la séance.

La salle était pleine quand il arriva et il eut quelque difficulté à trouver un siège. On jouait une pièce historique quelconque, qui lui sembla interminable. Il en vit arriver la fin avec satisfaction. Il

se fit désigner les notables de l'endroit qui étaient présents, nommer le religieux qui présidait la séance, et quand on joua le God Save the King, il avait tous les renseignements nécessaires. — Mais il lui manquait quelque chose, — "les portraits".

Il ne pouvait songer à envoyer un compte rendu sans portraits: c'eut été déroger à la coutume établie dans les journaux, qui veut que personne ne puisse s'associer à une œuvre de charité ou se signaler autrement à l'attention de ses concitoyens, sans en être récompensé — ou puni, — dès le lendemain, par la publication de son portrait.

La foule s'écoulait. Martin sortit.

Il faisait un temps superbe ; pas un souffle de vent. La lune éclairait une nuit de décembre pleine d'étoiles. La neige craquait sous les pieds.

Martin se fit indiquer la route conduisant au collège des Frères, dont les élèves avaient fait les frais de la séance, et s'en alla quérir le portrait du frère supérieur.

Il était passé minuit quand il sonna à la porte du collège, mais on veillait encore, heureusement. On vint lui ouvrir et il put avoir le portrait qu'il désirait, — une bonne figure pleine de barbe, — et même une couple d'autres. Il s'en revint ensuite à l'hôtel, passant entre deux rangées de sapins dont les ombres le poursuivaient sur la neige blanche.

Il trouva quelques buveurs attardés et aussi un camarade qui était venu comme lui assister aux fêtes de X...ville, pour le compte d'une feuille rivale.

L'air froid et vivifiant de la campagne avait creusé l'estomac à Martin et à son copain. Ils de-

mandèrent à l'hôtelier s'il ne pouvait pas leur donner quelque chose à manger.

Il se fit un peu prier, mais finit par les conduire au garde-manger, après avoir fermé sa buvette.

Il les munit chacun d'un couteau et ils commencèrent à taillader un morceau de porc rôti, avec une ardeur qui semblait donner quelque inquiétude à leur hôte.

Un superbe gateau se trouvait à portée de la main de Martin. Quand il eut fait dans le rôti une brèche suffisante, il donna un coup de couteau dans le gateau et en prit un morceau capable d'apaiser la faim de deux hommes.

Un cri de désespoir suivit cet acte de voracité. Martin se retourna, le gateau à la main.

"Qu'est-ce que vous avez fait là", s'exclama l'hôtelier ! "Un gateau que ma femme avait préparé pour le bazar !"

"Vrai," répondit Martin ; "il est excellent".

—Oui, mais qu'est-ce qu'elle va dire ?

—Ça me fait beaucoup de peine ; vous auriez dû nous prévenir.

—Je ne pensais pas que vous alliez manger tant que cela.

—Il était si beau que ça m'a tenté.

Martin fit encore quelques compliments du gateau et l'hôtelier, un peu revenu de son mécontentement, le regarda partir avec étonnement.

"Vous allez mourir cette nuit, certain", dit-il aux deux journalistes, en fermant à double tour la porte du garde-manger. Ils l'assurèrent que non et

ils allèrent s'installer dans le salon, pour écrire leurs comptes rendus respectifs.

Les portraits de Martin excitèrent l'envie de son camarade ; mais il était trop tard pour aller au collège en chercher d'autres.

A deux heures du matin, harassés de fatigue, Martin et son compagnon allaient jeter leurs correspondances dans la boite aux lettres du bureau de poste, puis revenaient se coucher.

***

Le lendemain, Martin alla faire visite au notaire de l'endroit, qui était un des amis de Dorion et que celui-ci lui avait recommandé d'aller voir.

Une jolie jeune fille blonde répondit à son coup de cloche. C'était la sœur du notaire. Elle dit que son frère était absent, mais qu'il ne tarderait pas, et elle invita Martin à entrer l'attendre.

Elle le conduisit au salon, puis le laissa seul. Il attendit avec une vive impatience l'arrivée du notaire, espérant qu'il lui présenterait la jeune fille. —C'est ce qui arriva.

Le notaire était un excellent garçon, qui recevait à cœur ouvert. Il ne fut pas plutôt entré qu'il appela tous les membres de sa famille pour les présenter au reporter qu'envoyait son ami Dorion. Martin fut reçu comme une vieille connaissance et il prit rendez-vous avec la sœur du notaire, pour l'après-midi, pour aller visiter le bazar avec elle.

Il n'eut garde de manquer au rendez-vous.

Les tables du bazar n'étaient pas en nombre

infini ; mais ils prirent toute l'après-midi à en faire le tour et à visiter les divers kiosques.

Quand ils se quittèrent, à la porte du notaire, ils songeaient à tout autre chose qu'au bazar et Martin avait oublié qu'il était reporter.

La bénédiction de l'église avait lieu le troisième jour et un grand banquet arrosé de vins fins et agrémenté de discours devait terminer le tout.

Martin se rendit de bonne heure à l'église, où il attendit, rêveur, que la cérémonie commençât.

Quand le clergé fut rassemblé sur le perron de l'église et que la voix de l'évêque qui officiait s'éleva, Martin fut frappé de la beauté du spectacle qu'il avait sous les yeux.

Par-delà le groupe de surplis blancs et rouges et la foule des fidèles, on apercevait la campagne, blanche et inondée de soleil. Une petite rivière, que le gel n'avait pas encore complètement emprisonnée, coulait entre deux rives de neige. — Ce tableau eut tenté un peintre.

Aussitôt après la cérémonie, Martin se rendit au bureau du télégraphe, afin d'envoyer une courte note pour le journal du jour. Il décrivit ce qu'il avait vu et il transporta du paysage dans son compte rendu la petite rivière argentée coulant dans la neige, si bien que Goyon, qui recevait les correspondances et les télégrammes, dit, en lisant la description de la cérémonie : "bon ! en voilà un qui mêle les rivières aux bénédictions d'églises ; nous avons un poète-reporter."

En parcourant le journal, le soir, Dorion murmura, à moitié moqueur et à moitié satisfait : "Il se lance, le "nouveau", il se lance."

Le "nouveau" avait de la poésie plein l'âme et plein le cœur, et il attendait avec impatience l'heure du banquet, pour s'asseoir à côté de la jolie blonde qui lui avait ouvert la porte chez le notaire.

Un hasard malencontreux le sépara d'elle dans la salle du banquet. Il fut poussé et bousculé si bien qu'il se trouva assis, sans savoir comment, à côté du vicaire. Il causa gaiement avec son voisin, pendant toute la durée des services successifs.

Ensuite, vinrent les discours, qu'il fallait écouter et résumer pour le journal. Il fut si occupé qu'il ne pensa pas à autre chose.

Ce n'est qu'en montant dans le train, le lendemain matin, qu'il se dit qu'il laissait peut-être derrière lui un peu de bonheur.

CHAPITRE V

En face de la mort


ARTIN, il vient d'y avoir un meurtre chez des Italiens, rue Saint-Timothée. Vous allez vous rendre à la maison. Dépêchez-vous ; vite, il n'y a pas de temps à perdre." C'est par ces paroles que Martin fut accueilli, en arrivant au journal, le surlendemain de son retour de X...ville. Il était revenu fort content de lui-même, après avoir fait de bons comptes rendus des fêtes, et il comptait recevoir de félicitations. Il fut très étonné et un peu peiné de la réception qu'on lui fit. Personne ne sembla s'être aperçu de son absence ni de son retour, ni avoir remarqué le travail qu'il avait fait. Dorion lui donna de la copie, comme d'habitude, après lui avoir dit un simple bonjour. La froideur de cet accueil déconcerta Martin ; ce n'est que six mois après son entrée dans le journalisme qu'il finit par en comprendre la raison : ses camarades avaient

bien assez de s'occuper de leur affaire sans s'occuper des siennes, et, d'ailleurs, il n'avait rien fait que de très ordinaire, après tout. — Un voyage à X...ville et une bénédiction d'église, ça n'est pas la fin du monde, comme on dit.

Il avait donc maintenant à "faire" un meurtre, rue Saint-Timothée. C'était une corvée répugnante: la mort dans ce qu'elle a de plus laid et de plus repoussant. La mort et le crime.

Il partit cependant sans hésiter, tenant à acquérir la réputation d'un homme que rien n'arrêtait, — mais il se fut volontiers arrêté avant d'être rendu, s'il l'avait osé.

Tout en marchant rapidement, il tentait de se figurer la scène d'horreur qu'il allait voir, afin d'aguerrir un peu ses nerfs, mais il ne parvenait pas à se tracer un tableau réel, son imagination s'y refusait, et cela le laissait dans le plus grand trouble.

Il n'y avait aucun rassemblement dans la rue Saint-Timothée et il se demandait, avec un secret espoir, s'il n'y avait pas eu une méprise et si, après tout, on ne l'avait pas envoyé sur la foi d'un renseignement erroné. Mais en arrivant à la porte, il aperçut un policier qui montait la garde, et il en ressentit un vague malaise.

Il fit un effort pour se dominer et demanda à entrer. A son grand regret, le policier ne fit aucune objection et l'introduisit immédiatement, sur le vu de son insigne de reporter.

En entrant, Martin aperçut deux autres policiers et quelques individus à l'air calme et indifférent,

qui semblaient venus là pour passer le temps. Le plus impassible de tous était un petit homme brun, trapu, dont les traits décelaient la nationalité italienne. Il semblait l'objet d'une surveillance particulière de la part des agents. Martin demanda qui c'était. On lui répondit qu'il était l'occupant du logis et qu'il venait de tuer sa femme d'un coup de revolver.

Des cris et des gémissements se faisaient entendre dans une pièce voisine. Martin, désireux de faire tout son devoir, y pénétra. Il se trouva dans la cuisine, où un groupe de femmes pleuraient la mort de la défunte, avec des gestes pathétiques et des contorsions affreuses, semblant en proie à une douleur profonde, mais ayant les yeux absolument secs. Ces filles de l'antique Italie se conformaient aux coutumes anciennes et elles faisaient ce que les pleureuses à gages faisaient autrefois : elles exprimaient des regrets tels et si bruyants que la famille ne pouvait manquer d'en être touchée et que les étrangers devaient se dire, en entendant ces lamentations, que la morte laissait un grand vide derrière elle.

La chambre à coucher donnait sur la cuisine. Par la porte toute grande ouverte, on apercevait le cadavre, étendu sur un lit à moitié défait.

Martin s'approcha. La défunte était une femme du peuple, aux traits durs, qui ne semblait pas avoir cessé de vivre et qui semblait plutôt dormir, quoiqu'un œil exercé pût saisir sur ce visage l'expression vacante de la mort. — L'inexorable visiteuse laisse sa marque sur ceux qu'elle a touchés.

Martin ne pouvait demander des détails au sujet de la tragédie aux gens qui l'entouraient : il n'y avait que des Italiens. Il revint donc sur ses pas et interrogea les agents qui gardaient le mari de la défunte. Ils lui apprirent qu'il n'y avait probablement pas eu crime et qu'ils ne surveillaient cet homme que par mesure de précaution, jusqu'à l'enquête du coroner.

C'était un accident. Le mari était à nettoyer un revolver, dans la chambre, pendant que sa femme faisait le ménage. Tout à coup le chien de l'arme s'était rabattu et la femme était tombée, tuée net par une balle qui l'avait frappée au cœur. L'homme avait d'abord fait une scène de désespoir, en voyant morte sa vieille compagne, qui partageait depuis au-delà de vingt ans sa laborieuse existence, puis il était tombé dans un mutisme sauvage.

Martin en savait assez pour écrire un récit convenable. Il sortit et respira plus librement, en se retrouvant au grand soleil, dans la rue, où on n'entendait plus les pleureuses, où on ne voyait plus les traits de pierre de la morte et où il n'y avait pas de policiers gardant un homme comme on surveille une bête que l'on aurait surprise et saisie au gîte.

Après avoir décrit ce qu'il avait vu et raconté le récit qu'on lui avait fait dans le pauvre logis italien de la rue Saint-Timothée, Martin se rendit à la cour du recorder. L'avant-midi se passa très rapidement, en cour, car il était arrivé tard. Il revint écrire ses nouvelles et alla luncher.

Quand il entra dans la salle de la rédaction, l'après-midi, il vit qu'il y avait quelque chose d'insolite. Les reporters étaient réunis par groupes et riaient et chuchotaient. Caron était dans la logette du téléphone et tous regardaient de ce côté, en pouffant de rire. Un autre reporter, un nouveau venu du nom de Lapointe, tenait l'appareil téléphonique installé sur le pupitre du city editor et parlait avec déférence à un interlocuteur que Martin s'imagina n'être autre que Caron.

La conversation était des plus animées. Lapointe répondait : "Oui, monsieur. — Je ne pense pas, monsieur. — J'ai fait une enquête, en entrant à la rédaction ; je ne crois pas qu'il y ait de francs-maçons ici. — Je vous assure que je me trouve très bien ici. — Je ne cours aucun danger, je ferai attention. — Vous désirez que j'aille vous voir et que nous en causions ? — J'irai vous voir, mais je vous assure que je suis très bien ici et que personne ne tente de me faire abandonner la religion".

Dans l'autre téléphone, Caron disait : "Monsieur Lapointe ? — C'est le directeur du collège de M...... qui parle. J'ai appris votre entrée au journal. Ça me fait de la peine. Vous êtes jeune, vous sortez à peine du collège. Savez-vous que vous courez le plus grand danger et que votre foi et votre vertu sont en jeu ? — Savez-vous que vous êtes entouré de francs-maçons à la rédaction du journal ? — Pauvre enfant, je sais à quoi m'en tenir, je vous assure que vous courez un grand danger.— Vous feriez mieux de quitter le journal. Les principes avant tout, vous savez. — Venez me voir à ma

chambre, jeudi après-midi. — Venez, c'est très important. Je tiens absolument à vous voir. — Je crois que ce qu'il y aurait encore de mieux à faire, ce serait d'abandonner le journal. — Venez certain."

Et Lapointe de répondre et de tenter de sauver sa position, à laquelle il tenait fort. Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'on l'empêcha d'aller voir le directeur du collège de M....... — Il ne découvrit qu'une semaine plus tard, et parce qu'on le lui apprit, qu'il avait été victime d'une fumisterie.

Martin avait lui-même été l'objet d'une tentative de mystification de ce genre, en entrant au journal, mais il avait tout de suite reconnu la voix de son interlocuteur et il n'avait pas donné dans le panneau.

Ainsi s'acheva sa journée, si lugubrement commencée.

CHAPITRE VI

Au jour le jour

UI de nous n'a senti, au sortir du collège, après le premier moment de contentement et quand la première effervescence de la liberté de soi-même est passée, un vague effroi et un étonnement craintif de se trouver aux prises avec la vie sans avoir les armes pour combattre, d'avoir à résoudre des problèmes nouveaux sans en avoir la clef et d'avoir à surmonter des difficultés insoupçonnées sans posséder l'énergie et les connaissances nécessaires pour surmonter du premier coup tous ces obstacles ?

Qui de nous ne s'est dit, quelquefois avec douleur et regret : "il y a eu une lacune quelque part ; on ne m'a jamais dit ceci, on ne m'a jamais parlé de cela ? je ne savais pas que c'était ainsi."

Quand on a vécu pendant dix ans dans un monde irréel et factice, où l'on a appris à ne pas penser par soi-même, on peut avoir une certaine habitude

du travail, une certaine discipline intellectuelle, mais on a souvent aussi un manque d'initiative et de rectitude de jugement qui rend à peu près inapte au corps à corps de la vie réelle.

Heureux celui qui a des maîtres et des protecteurs pour l'éclairer et le guider, et qui n'a pas à subir seul les premiers chocs, à essuyer les mécomptes et à recevoir les meurtrissures quasi-inévitables de l'ignorance et de la confiance aveugle aux prises avec la réalité des choses.

Si celui qui ouvre les yeux sur des horizons nouveaux et qui s'initie à ce qu'on lui a caché ou représenté sous un jour inexact est, comme Martin l'était, placé à un poste d'où il peut observer et analyser les manifestations de la vie sociale ; s'il est en contact avec mille individus divers, qu'il voit en mille attitudes diverses et dans mille circonstances différentes, son émerveillement est grand de lire ainsi, à livre ouvert, le livre à la fois attachant, répugnant et fascinant de la vie.

Car si dans chaque profession, dans chaque métier, dans chaque carrière où on entre, on découvre un coin d'un horizon nouveau, dans le journalisme on embrasse tout l'ensemble d'un seul coup d'œil.

Martin apprenait donc, dans ses rapports journaliers avec ceux qu'il était appelé à rencontrer, une foule de choses qu'il n'avait jamais lues dans les auteurs, dont ses professeurs ne lui avaient jamais parlé et qu'il n'aurait pas crues vraies s'il ne les avait vues et s'il n'avait constaté par lui-même

qu'elles constituent après tout, le plus clair de l'existence humaine et de la vie sociale.

Il apprenait que la bonté se rencontre quelquefois, mais que la méchanceté et l'égoïsme sont les mobiles les plus fréquents des actes humains et que les gens sans scrupule occupent le haut du pavé. A côté de quelques beaux gestes, de quelques actes héroïques, il voyait des plaies sociales que les législateurs et les moralistes seront toujours impuissants à faire disparaître.

Il voyait ces choses et il apprenait cela à son insu et presque malgré lui, rien qu'en se tenant les yeux ouverts sur ce qui l'entourait.

Et s'il ne devenait pas pessimiste, au contact de toutes les misères et de toutes les laideurs qu'il coudoyait, c'est qu'il avait foi quand même à la bonté et à la justice et que son cœur refusait de se laisser souiller.

⁂

Martin ne demeurait pas inactif, pendant qu'il se livrait à ces observations, rendues possibles parce qu'il s'était rompu au travail et qu'il avait recouvré cette possession de soi-même et cette liberté d'esprit qui mettent au-dessus de la tâche qu'on accomplit et qui permettent de s'étudier soi-même et d'étudier les autres, même dans les moments où on est le plus absorbé.

Dorion ne l'épargnait pas et lui confiait une foule de corvées tantôt amusantes, tantôt péni-

bles. Martin acceptait tout et menait tout à bien, excepté une fois qu'il fut tellement surchargé qu'il ne put faire tout ce qu'on lui avait demandé. Dorion ne fit qu'en rire : il avait prévu la chose et il avait donné une partie de la besogne à un autre.

Martin continuait toujours à s'occuper de la cour du recorder, mais on lui faisait faire des courses, chercher des interviews, rédiger des nouvelles à la main. . . . . Dorion s'était avisé qu'il était robuste et qu'il aimait les sports, et il en avait pris prétexte pour lui faire écrire une petite chronique sportive quotidienne. Martin la fit, les premiers jours, avec plaisir et un tantinet de vanité ; il la continua par habitude et il finit par l'écrire par devoir. Il la soignait de son mieux et c'était devenu pour lui une seconde nature de se livrer à des considérations sportives pendant dix minutes, chaque matin. Quand Dorion partit et fut remplacé par un nouveau city editor, Martin cessa. Le gérant du journal lui demanda, un jour, pourquoi il n'écrivait plus de ces chroniques, et ce n'est que ce jour-là que Martin fut certain qu'il avait eu au moins un lecteur.

Une journée, on l'envoyait sur les lieux d'un accident ; une autre, on l'envoyait à un banquet. Quand on ne l'envoyait nulle part, on le chargeait de répondre aux messages téléphoniques ou de recevoir les gens qui venaient à la rédaction donner des nouvelles. S'il s'agissait d'un décès et si le visiteur apportait le portrait du défunt, Martin employait toutes sortes de ruses pour que son journal fût seul à avoir le portrait. Généralement, le visi-

teur, qui ne se doutait pas de la rivalité qu'il y avait entre les journaux, disait innocemment : "ne pourriez-vous pas me remettre le portrait, quand vous l'aurez photographié pour votre journal, afin que j'aille le porter à l'autre journal ?" — C'était assez pour qu'il ne revît jamais son portrait. Martin le prenait et lui disait : "nous l'enverrons porter nous-mêmes, aussitôt que nous en aurons fini". Si le visiteur, soupçonneux, disait : "j'aimerais mieux aller le porter moi-même", Martin lui répondait : "c'est bien, venez le chercher à deux heures." — A deux heures, il est trop tard pour préparer des vignettes, et Martin publiait seul dans son journal les traits du défunt, pendant que le parent pestait contre l'autre journal, qui n'avait pas voulu publier le portrait parce qu'on l'avait apporté trop tard.

La multiplicité des corvées confiée à un reporter a quelquefois un résultat inattendu. Quand il est devenu assez expérimenté pour faire un compte rendu de "chic", c'est-à-dire sans assister à l'assemblée, à la fête ou à la cérémonie dont il a à parler, il n'y va pas et fait son compte rendu quand même.

Cet excès de confiance peut avoir des résultats fâcheux et tel reporter, qui a écrit de "chic" le compte rendu d'une assemblée à laquelle il ne s'était pas rendu et qui avait été contremandée sans qu'il le sût, a été congédié le lendemain même.

Martin ne s'exposait pas à des désagréments de ce genre et le seul compte rendu qu'il écrivît jamais de "chic" fut celui d'un bal de vieilles filles auquel

il n'avait pu se résoudre à aller. Il mit tant d'entrain et de brio dans sa rédaction que Dorion s'aperçut immédiatement du truc.

Il demanda à Martin s'il y était allé et Martin répondit, sans conviction, que oui.

L'affaire en resta là, mais, à quelques jours d'intervalle, Dorion fut bien heureux de voir Martin répéter son exploit, cette fois dans l'intérêt de Dorion.

Une assemblée politique avait lieu, un soir. A quatre heures, au moment où les reporters quittaient la salle de la rédaction, Dorion dit à Martin: "il y a une assemblée, ce soir, au Monument National. Je voudrais que vous me fissiez un compte rendu. C'est une assemblée libérale, le "Canada" aura un bon compte rendu, demain ; ce n'est pas absolument nécessaire que vous y alliez, si vous n'en avez pas envie. Vous ferez votre compte rendu d'après le "Canada"."

Martin remercia Dorion de sa permission et passa tranquillement la soirée chez lui.

Le lendemain, il fit un compte rendu très convenable, en utilisant celui du "Canada". Il avait à peine fini que le propriétaire du journal monta à la rédaction et demanda à Dorion : "avez-vous envoyé quelqu'un, hier, au Monument National ?" — Il était allé à l'assemblée il n'y avait vu aucun représentant de son journal.

L'instant était critique et la moindre indiscrétion de Martin pouvait occasionner une explosion dangereuse. Dorion dit à Martin : "vous êtes allé

au Monument, hier, Martin ?" — "Oui", répondit-il sans broncher.

Le propriétaire du journal réfléchit un instant: Martin pouvait fort bien s'être trouvé là sans qu'il le vît. Il n'insista pas.

Cette fois, ce n'était pas Martin, mais bien Dorion qui avait bénéficié du compte rendu de "chic".

CHAPITRE VII

Spectacle d'effroi



L était environ neuf heures et demie, ce matin-là, quand un employé de l'administration monta à la rédaction, accompagné d'un étranger avec lequel il était en grande conversation. Les deux hommes étaient si excités qu'ils parlaient ensemble, de sorte que le city editor, à qui ils s'adressèrent, ne comprenait rien.

"Dépêchez-vous", disait l'employé de l'administration, "envoyez vite des hommes." — Oh oui, reprenait l'autre, c'est épouvantable, c'est renversant; ça dépasse l'imagination. Tenez, si vous aviez vu ce que j'ai vu ! Et il gesticulait avec frénésie.

"Mais je vous dis que c'est très important", continuait l'employé de l'administration ; "mettez trois hommes, mettez quatre hommes là-dessus. Envoyez-les vite"......

Les reporters avaient interrompu leur travail, se doutant que quelqu'accident sérieux venait d'arriver et qu'on allait les mettre à contribution. Ils écoutaient, anxieux.

On entendait les mots de "chemin de fer", de "gare", de "locomotive échappée"...... Finalement, tous comprirent, à travers les phrases incohérentes et entrecoupées du city editor et de ceux qui lui apportaient la nouvelle, qu'une locomotive était entrée à toute vapeur dans la gare Windsor, avait passé au travers des murs de la gare et ne s'était arrêtée qu'au milieu de la salle des voyageurs, à ce moment remplie de gens qui attendaient leur train.

Il y eut un moment de stupeur. C'était comme si on avait appris aux journalistes qu'un mastodonte était entré au grand galop dans le salon d'une habitation. La nouvelle était inouïe et de nature à surprendre même des reporters.

Quand il fut revenu de son étonnement et qu'il eut repris son sang-froid, le city editor appela ses hommes. Il leur donna ses instructions, leur partagea la besogne et les envoya.

Martin, appelé le dernier, partit seul.

Il anticipait un spectacle surpassant tout ce qu'on pouvait imaginer ; il ne fût pas déçu.

Quand il se fut frayé un chemin à travers la foule qui encombrait les abords de la salle où avait pénétré la locomotive, il fut arrêté par un agent de police, qui lui défendit de dépasser le câble qu'on avait tendu pour contenir les curieux.

Il obéit docilement et regarda la locomotive, dont il avait aperçu de loin le tuyau surplombant

au-dessus des débris des murs et du plafond. Elle était debout sur ses roues, qui n'avaient pas ébranlé le plancher de la salle. Elle avait seule passé par la brèche du mur, par laquelle on apercevait un coin du ciel et les toits des maisons voisines. Le fourgon avait défoncé le plancher de la pièce voisine, ébranlé par le passage de la locomotive, et il m'avait pas pénétré dans la salle.

La colonne de pierre qui avait arrêté l'élan de l'énorme machine avait culbuté par terre et le chapiteau, qui mesurait dix pieds de tour et qui pesait plusieurs tonnes, reposait à côté de la locomotive. Le plafond, privé d'un de ses supports, avait baissé de plusieurs pouces sous le poids des dix étages supérieurs de l'édifice. On avait fait évacuer tous les étages supérieurs de cette partie de la gare, mais les badauds, les policiers et les journalistes étaient demeurés sous le plafond, qui devenait d'heure en heure plut convexe.

Un policier qui connaissait Martin passa. Il le héla et lui demanda la permission d'aller plus loin. Le policier le lui permit, mais lui recommanda de s'éloigner assez vite pour que les officiers de la compagnie ne le vissent pas et pour que les policiers qui faisaient du zèle pour obtenir une gratification de la compagnie ne le renvoyassent pas au delà des câbles.

Il s'approcha de la locomotive, cherchant à deviner si quelque malheureux ne se trouvait pas sous les briques, les pierres et la chaux qui ensevelissaient les roues jusqu'aux essieux.

Un agent venait vers lui. Il s'éloigna et se di-

rigea du côté du quai de la gare. Là se trouvait un escalier conduisant à l'étage inférieur. Il le descendit et il trouva quelques personnes qui regardaient une escouade de pompiers travailler au sauvetage d'un employé cloué à son pupitre par une poutre de fer qui s'était abattue sur lui. — Car, chose singulière, la locomotive avait fait effondrer le quai de la gare à l'endroit par où elle avait pénétré dans l'édifice, sans pourtant enfoncer elle-même au rez-de-chaussée. L'effondrement s'était produit à la seconde qui suivit son passage.

L'homme, qu'on apercevait vaguement dans la demi-obscurité, avait conservé ses sens, en dépit de la torture qu'il endurait, et il suivait stoïquement des yeux le travail de ses sauveteurs, qui couraient eux-mêmes le risque d'être à n'importe quel instant broyés par les lourdes pièces qu'ils cherchaient à soulever.

A quelques pieds plus loin, des morceaux de ciment grands comme le parquet d'une chambre pendaient au bout des rubans d'acier du pavé en ciment armé, défoncé.

Martin avança dans cette direction et il aperçut les vastes corridors des quartiers des immigrants situés sous les voies ferrées aboutissant à la gare. Il fut fort étonné, ne sachant pas qu'il y avait un sous-sol semblable. — C'était donc là qu'on parquait les milliers d'immigrants qui nous apportent l'appoint de leurs énergies, en attendant qu'ils se dispersent aux quatre coins du pays, où les attendent les éblouissements d'un monde nouveau.

Les efforts désespérés des pompiers avaient été

couronnés de succès et on montait le blessé, sur une civière. Martin suivit.

Le chef de la brigade, qui avait dirigé lui-même ses hommes, marchait le premier, tranquillement, enveloppé dans son ciré, aussi calme que s'il n'eut rien fait que de très ordinaire. — L'héroïsme revêt quelquefois l'uniforme d'un pompier.

Il se faisait tard et Martin désirait interviewer un officier de la compagnie.

Il monta au second étage et demanda à voir le chef du département de la publicité. Ce fonctionnaire le reçut très aimablement et lui remit la déclaration officielle de la compagnie, où on disait que "le train de Boston était entré en gare à toute vitesse et que la locomotive No... avait pénétré dans l'édifice de la gare." — C'était tout.

Il fallait maintenant retourner au bureau en toute hâte, pour faire la copie.

Martin se mit à l'œuvre en arrivant et il écrivit avec une rapidité fébrile, sans regarder ce qu'il jetait sur le papier, mettant tout ce qu'il avait vu et envoyant cela feuillet par feuillet au city editor, qui jetait un coup d'œil rapide sur la copie et l'envoyait à son tour à la composition. Il s'interrompit un moment pour crier à Dorion : "J'ai des récits de témoins oculaires de l'accident, qui ont vu arriver le train. C'est bon cela ; je puis donner une certaine extension ?"

Avant que Dorion eut le temps de répondre, un autre reporter, qui tenait à se faire valoir, dit avec emportement, laissant dans son excitation percer

toute la jalousie et l'envie dont il était pétri: "moi aussi, j'ai d'ça."

Dorion ne répondit pas et Martin continua à écrire.

CHAPITRE VIII

Le cardinal Logue



A VISITE d'un personnage considérable dans une ville qui a, comme Montréal, l'avantage de posséder plusieurs journaux quotidiens, dont " trois " sont des journaux français,— le "Devoir" n'était pas encore né à l'époque dont il est question,— l'arrivée de ce personnage, quel qu'il soit, est le signal d'une course à l'interview. Le journal qui lui aura le premier arraché quelques mots aura damé le pion à ses rivaux et croira s'être acquis la faveur du public auquel il aura le premier fait part des impressions de voyage du visiteur, — qui n'a encore rien vu.

La visite que le cardinal Logue, primat d'Irlande, fit à Montréal, il y a quelques années, causa un très vif émoi à la rédaction du journal de Martin.

Dorion étudia pendant plusieurs jours les

moyens par lesquels il pourrait s'assurer cette primeur de la première entrevue, ce "scoop" dont seul un journaliste connaît et apprécie toute l'inestimable valeur.

Après avoir bien réfléchi à la chose, il confia son projet à Martin. " Je vais vous envoyer à la rencontre du Cardinal", lui dit-il, "pour que vous puissiez lui parler avant son arrivée à Montréal. De la sorte, aucun autre journal ne pourra prendre les devants sur nous. Vous allez aller au presbytère de X... — il lui nomma une paroisse irlandaise de la ville — et vous demanderez quand il arrive. On vous le dira et on vous facilitera probablement l'entrevue."

C'était une mission de confiance, dont Martin comprenait toute l'importance, qu'on venait de lui confier.

Quittant immédiatement Dorion, tout satisfait de son idée, il se rendit au presbytère qu'il lui avait indiqué, croyant déjà l'affaire dans le sac.

Après avoir parlementé longtemps à la porte, ce qui le déconcerta quelque peu, il finit par obtenir que le curé vînt lui dire un mot. Chapeau bas, il expliqua ce qu'il voulait et demanda quand devait arriver le cardinal.

Le curé lui dit qu'il arriverait le lendemain matin, à bonne heure, et qu'il irait à sa rencontre, avec quelques prêtres.

" Ne pourrais-je vous accompagner, suggéra Martin ?

—C'est bien difficile, répondit son interlocuteur; nous ne voudrions pas déranger le cardinal.

—Mais je ne le dérangerai pas, implora Martin, je ne lui dirai que quelques paroles. Je ne voudrais pas du tout prendre tout son temps ni le vôtre. Juste une minute, avant l'arrivée du train à Montréal.

—C'est bien difficile.

—Vous n'avez pas d'objection à ce que j'aille seul à sa rencontre, au moins.

—Vous comprenez que le cardinal sera occupé avec nous et qu'il n'aura pas le temps......

—Enfin, vous ne me le défendez pas ?

—Faites comme vous voudrez.

Martin prit congé.

Comme il s'en allait, l'autre lui dit : "ah ! les journaux anglais ne sont pas en peine comme cela. Ils réussirent toujours, eux."

Martin savait que celui qui venait de lui refuser la petite faveur qu'il demandait était toute amabilité et toute complaisance pour les journalistes anglais, qu'il les introduisait dans sa sacristie et jusque dans sa cuisine. Il eut envie de dire qu'on ne les traitait pas comme il venait d'être traité et que ce n'était pas étonnant qu'ils eussent du succès, mais il se contint.

De retour au journal, il dit à Dorion que le cardinal arriverait le lendemain matin et passa le reste sous silence.

Il fut convenu que Martin prendrait immédiatement le train pour Vaudreuil, où il attendrait le train du matin venant de New-York, à bord duquel serait le cardinal.

Quand Martin arriva à Vaudreuil, il faisait nuit, une nuit d'automne, belle et étoilée.

Avant de s'en aller à l'hôtel pour dormir, il entra dans la gare et demanda à quelle heure le train de New-York à destination de Montréal passerait, le lendemain. L'employé le lui dit, mais ajouta qu'il n'arrêtait pas à Vaudreuil.

Comment faire alors pour monter à bord et avoir une entrevue avec le cardinal ?

Martin était atterré.

Il eut la vision du retour après avoir échoué dans la mission que Dorion tenait tant à lui voir remplir avec succès. Il crut l'entendre lui dire, d'un ton railleur et mordant : "pourquoi ne vous étiez-vous pas informé des heures des trains et des endroits où ils devaient arrêter, avant de partir ? On ne part pas comme cela, sans savoir où on va. C'est bon. La prochaine fois, j'en enverrai un autre."

Cet insuccès nuirait toujours à Martin. On le lui rappellerait sans cesse!

Pendant un moment, il fut vraiment découragé.

"Quelle est la gare la plus rapprochée à laquelle le train arrêtera", demanda-t-il tout à coup?

—A Coteau Jonction, répondit l'employé.

—C'est loin d'ici ?

—Quinze milles.

—Je ne sais si je pourrais trouver une voiture pour m'y faire conduire ?

—Ce serait difficile.

—Pourquoi ? ce n'est pas si long.

—Oui, mais les chemins sont absolument gâtés par la pluie et le trajet est beaucoup plus long en voiture que par le chemin de fer.

—C'est plus que quinze milles ?

—Oh oui ; c'est quinze milles par le chemin de fer, mais vingt et plus par la route.

Le fonctionnaire demanda alors à Martin pourquoi il ne prenait pas un autre train pour Montréal, le lendemain, ajoutant qu'il y en avait plusieurs. Martin lui expliqua la raison pour laquelle il tenait à prendre ce train. "Je vais marcher," dit-il résolument ; "c'est la seule chose qui me reste à faire". Et sans plus tarder, après avoir dit bonsoir, il partit pour faire ses quinze milles sur les traverses du chemin de fer.

La voie ferrée s'étendait à perte de vue entre deux bandes de gazon fané que la lune éclairait faiblement et qui semblait grisâtre. L'air était chaud, mais n'avait pas la senteur des jours d'été. C'était une belle nuit, mais elle semblait maussade, avec son gazon défraîchi, avec son atmosphère où ne passait aucun souffle sympathique, avec sa lumière qui bannissait tout mystère, sans apporter la clarté. Les champs épuisés par la moisson n'avaient aucun parfum. La nature était morne et, quoiqu'il fût à peine dix heures du soir, rien de vivant ne s'entendait ni ne se voyait. Les gens étaient rentrés chez eux et les bêtes avaient déserté les pâturages devenus stériles.

Martin marchait, marchait, suivant le remblai, quand cela était possible, ou sautant de dormant en

dormant, les enjambant deux par deux, trois par trois.

Il arriva bientôt à une gare, endormie le long du chemin de fer. L'ombre qu'elle projetait lui déplut et il se hâta d'en sortir pour rentrer dans la demi-clarté de la lune.

Une voiture traversa la voie devant lui. Ses occupants revenaient évidemment d'une "veillée" et riaient gaiement. Il les regarda disparaître entre les deux rangées d'arbres qui aboutissaient à la voie et il continua son chemin, tout ragaillardi d'avoir entendu les rires de ces inconnus.

Il était maintenant dans une montée et il se rappela que le télégraphiste lui avait dit que les trains ralentissaient leur marche à cet endroit et qu'il pourrait peut-être s'accrocher après un char et abréger ainsi le trajet.

Le bruit d'un train courant sur la voie s'approchait et Martin entendit haleter la locomotive, qui montait la côte.

Il se mit sur le remblai et attendit. Bientôt un pesant train de fret apparut, allant à une vitesse qui rendait très dangereux l'exploit que le télégraphiste avait conseillé à Martin. Celui-ci ne voulut pas risquer d'arriver en pièces pour arriver plus vite et il se remit à marcher entre les rails, qui vibraient encore du passage du train.

Il rencontra plusieurs gares. A chaque fois qu'il voyait que ce n'était pas encore Coteau Jonction, il accélérait le pas pour fuir le découragement.

A sa gauche, il apercevait les lumières du canal

de Soulanges. Leur long défilé rendait la route encore plus monotone et interminable.

Enfin, il vit plusieurs trains qui stationnaient dans le lointain et se trouva rendu au milieu d'un enchevêtrement de voies d'évitement où il eut peine à se reconnaître.

C'était Coteau Jonction.

Une petite auberge se trouvait au bord du chemin, en face de la gare. Il s'y fit ouvrir. L'hôtelier lui promit de le réveiller ponctuellement pour six heures et il s'endormit , dans une chambre par les fenêtres ouvertes de laquelle entrait l'air de la nuit, devenu plus rafraîchissant.

A six heures, il montait dans le train venant de New-York, à la remorque duquel se trouvait le wagon particulier du cardinal Logue. Comme on peut le croire, il était heureux de toucher le but.

Il ne lui restait plus qu'à se faire introduire. Un nègre vint lui ouvrir la porte du char particulier et porta sa carte. Il revint dire à Martin d'attendre, que le cardinal allait le recevoir.

Le train s'ébranla. Rendu à la Pointe Claire, le curé irlandais à qui Martin était allé demander de lui faire obteni r une entrevue monta à bord. Le nègre vint alors chercher Martin et le conduisit dans la pièce où se trouvait le cardinal. Un ecclésiastiques le fit asseoir à côté du prélat, qui le reçut fort aimablement.

L'entrevue dura cinq minutes.

Le soir, le journal avait un compte rendu de deux colonnes.

Quelques jours après, Martin rencontra, à une bénédiction de cloches dont on l'avait envoyé faire le compte rendu, celui qui avait tenté de l'empêcher d'interviewer le cardinal. Le coup d'œil qu'il reçut lui prouva qu'il s'était fait un ennemi.— Certaines gens en veulent toujours à ceux qui ont su surmonter les obstacles dressés par leur malveillance.

---

ne
re
er
uit
es
n-

CHAPITRE IX

Sur le vif



ST-il beau, un peu ! est-il beau !" C'est par cette grosse plaisanterie que Collin fut accueilli, comme il revenait de se faire faire la barbe, un samedi matin. Le cri, poussé par Dugas, fut repris par deux ou trois autres, qui s'exclamèrent ainsi jusqu'à ce que Collin eût atteint son pupitre. Il riposta par quelques paroles aigres-douces aux compliments douteux qu'on lui faisait et alluma ensuite, avec nonchalance, une cigarette, en se renversant dans sa chaise.

Martin, qui l'avait suivi de près et qui entrait lui aussi tout frais rasé, fut accueilli par les mêmes compliments railleurs.

Cette petite scène se répétait toutes les semaines—et elle doit se répéter encore, si les habitudes des reporters n'ont pas changé.

Il ne faudrait pas en conclure que les journalis-

tes ne se font faire la barbe qu'une fois par semaine, le samedi matin: leur système pileux exige des soins aussi fréquents que celui des autres mortels. Mais le samedi matin, il y a relâche, comme on dit au théâtre. Les reporters, ayant fini, pour vingt-quatre heures, de s'occuper des faits et gestes des acteurs de la comédie humaine, prennent un peu plus soin de leurs personnes. Cette visite chez le barbier et la nonchalance satisfaite avec laquelle ils se rapprochent, au retour, pour causer et pour fumer, sont les marques extérieures d'un état d'esprit différent de celui qui a été le leur pendant toute la semaine. Ils cessent alors de discuter les faits divers pour discuter le journalisme lui-même.

Que d'axiomes intéressants ou abracadabrants, que d'opinions censées ou subversives, que de théories nouvelles et défiant la pratique ont vu le jour, dans ces conversations du samedi, entre l'heure matinale à laquelle on donne la dernière copie et l'heure de la paye. On en remplirait des volumes, qui amuseraient et épouvanteraient tour à tour les lecteurs.

Quand Martin entra, on en était à fonder un nouveau journal.—Rien que cela.

Caron et Roy étaient d'avis que les reporters n'ont pas assez de liberté et qu'ils jouent un rôle trop impersonnel, et ils exprimaient l'opinion qu'un journal où tous les reporters seraient en même temps rédacteurs—sans que tous les rédacteurs fussent pour cela reporters—devrait être créé.

"Je crois", dit Caron, en pinçant les lèvres et en assujettissant son lorgnon, "que c'est ridicule

d'obliger les reporters à raconter sèchement ce dont ils sont témoins, sans aucun commentaire. Nous ne sommes pas des machines. Nous sommes aussi intelligents que ceux qui écrivent les éditoriaux."

"Savoir ? " glissa Dupuis.

Caron prit pour une remarque approbative l'interruption de Dupuis et continua: "de la sorte, nous nous formerions, petit à petit, et nous monterions à la rédaction."

"Nous ferais-tu des faveurs, si tu étais rédacteur," interrompit Martin ?

"Je vous donnerais mes traductions à faire, quand je voudrais reproduire l'article d'un journal anglais," répondit Caron, en riant.

—Bien obligé.

"L'avantage que je verrais à ce que nous eussions la liberté de faire des commentaires,", fit Roy, "c'est que les journaux rapportent un tas de choses atroces. Ainsi, par exemple, quand nous rendons compte d'un crime, d'un meurtre, il devrait nous être permis de flétrir les meurtriers."

"Peut-être vaudrait-il mieux ne pas rapporter ces atrocités," suggéra Leblanc.

—Du moment que ça devient public, il faut bien en parler.

—Oui, mais pas nécessairement avec tous les détails révoltants qu'on lit généralement.

—Il faudrait, pour cela, que tous les journaux s'entendissent. Si un journal donne tous les détails et si nous en omettons quelques-uns, nous sommes "scoopés."

—C'est vrai.

—Aux Etats-Unis, c'est comme cela que ça se fait. Les reporters font les commentaires qu'ils veulent et arrangent les histoires à leur manière.

"Moi," dit Dugas, qui avait un faible pour les tournures barbares et pour les fautes de français, et que la perspective de devenir rédacteur embarrassait quelque peu, "je ne vois pas pourquoi nous ferions tant de commentaires. Les nouvelles devraient être données en quelques lignes. De la sorte, nous n'aurions pas besoin de nous creuser la tête pour écrire. Du reste, il y a une autre réforme plus urgente à faire, c'est d'améliorer notre sort."

"Oui!" dirent en chœur ses auditeurs.

"Voilà quatorze ans que je suis au service du journal et je n'ai pas encore eu une seule augmentation", gémit-il.— C'était faux, mais il ne voulait pas compromettre ses augmentations futures, en faisant connaître celles qu'il avait eues.— "Nous ne sommes pas considérés non plus", poursuivit-il, "Pourtant, le journalisme est une profession et nous sommes censés appartenir à une classe supérieure. Ce n'est pas tout le monde qui pourrait écrire comme nous le faisons," ajouta-t-il, avec une légère hésitation, qui s'échappa à personne.

"Je ne sais jusqu'à quel point tu as raison, avec ta profession," dit Brunet; "c'est plutôt un métier."

"Ce n'est pas même cela," rétorqua Collin. "Si nous avons les heures de travail et les gages des gens de métier qui ne gagnent pas cher, c'est tout ce que nous avons. Nous n'avons pas d'unions et eux en ont."

"Ça c'est vrai," dit Dugas. "C'est ce qui nous manque. Moi qui vous parle, j'ai vu former deux ou trois associations de journalistes et elles ont toutes échouées."

"Pourquoi donc," demanda Martin ?

—Je ne sais pas... Parce qu'il n'y avait pas de confiance mutuelle. C'est ça qui nous manque, la confiance."

Dugas eut un gros soupir de regret à l'adresse de cette confiance qui manque ainsi entre journalistes.

Il ne dit pas qu'il avait une telle confiance aux petits moyens qu'il allait périodiquement rapporter au propriétaire du journal tout ce que faisaient et disaient ses camarades. Le propriétaire lui répétait, du reste, à chaque fois, de le laisser tranquille avec ces histoires.

Un sourire discret passa sur les lèvres des quelques journalistes qui connaissaient leur homme et qui savaient quelle foi donner à ses doléances.

Dugas avait cependant dit la vérité au sujet des associations de journalistes à Montréal. Aucune n'a réussi, pas même celle qui avait été créée comme cercle affilié à la puissante union des typographes. Les défections et l'insouciance ont eu raison de toutes les tentatives.

La discussion n'avait pas duré jusqu'à ce que la paye fût prête et on joua aux cartes,—sans enjeu,—en l'attendant.

La paye et la distribution des corvées pour le

lendemain vinrent terminer la matinée. Il n'échut aucune bénédiction de cloches ni aucune assemblée à Martin, et il s'en tira avec une traduction, qu'on le pria de rapporter le lundi matin, à la première heure.

CHAPITRE X

A Trois-Rivières



NE journée fort triste est encore présente à la mémoire des Trifluviens; c'est celle pendant laquelle eut lieu la conflagration qui détruisit le quartier des affaires à Trois-Rivières. Ils en garderont le souvenir tant que vivra la génération actuelle, quoique leur ville ait pu se relever immédiatement de ses ruines, avec l'aide du gouvernement provincial.

L'incendie fut allumé par des enfants qui jouaient avec des allumettes, dans un hangar. La nouvelle en parvint aux journaux assez tôt pour qu'ils pussent l'annoncer en un bref bulletin.

C'était une nouvelle de première grandeur, susceptible de se prêter à un déploiement extradinaire. On prit les mesures pour en tirer tout le parti possible.

Targut et Petit furent dépêchés sur les lieux, avec instruction de faire autant de copie qu'ils le

pourraient, d'avoir des entrevues, de donner des détails abondants et complets, et d'expédier tout ce qu'ils trouveraient de portraits et de gravures se rapportant à l'incendie. Un artiste les accompagnait, avec mission de renchérir sur le tout et de faire des croquis des ruines.

Bref, les "envoyés spéciaux" du journal devaient agir de façon à ce qu'aucun trifluvien ne pût douter de la réalité du désastre. On en raconterait les détails à plusieurs reprises, sous des formes différentes, et on illustrerait le tout d'une profusion de gravures qui rendraient le doute impossible.

Il fut fait ainsi.

Le lendemain, le journal ne parlait que de l'incendie de Trois-Rivières. Les meurtres étaient relégués au milieu des annonces et les morts subites étaient totalement supprimées. La politique étrangère et les événements mondiaux étaient réduits à néant par des croquis plein de fumée. La politique locale avait été complètement oubliée. Il n'y avait dans le journal que du sport et l'incendie de Trois-Rivières.

Cela continua pendant deux jours. Puis, l'incendie persistant à ne pas se rallumer et les portraits de tous les sinistrés ayant été publiés, le city editor, —un nouvel employé qui venait de remplacer Dorion,—craignant de laisser languir l'intérêt, envoya Martin et un photographe à la rescousse. Le photographe avait ordre de photographier tout ce qui n'avait pas été croqué par le dessinateur actuellement à Trois.Rivières et Martin devait faire un peu de co-

pie, pour allonger les comptes rendus de Tagut et de Petit, qui devenaient par trop courts.

Une ville comme Trois-Rivières ne brûle pas tous les jours, que diable, et il faut parler un peu de semblable événement.

Le nouveau city editor, qui s'appelait Lebrun et qui croyait, comme Dorion, qu'il faut "épater les gogos," dit sarcastiquement à Martin: "Si vous pouvez faire passer le reste de la ville au feu, vous savez, ça nous fera encore de la copie pour une semaine et vous aurez la chance de vous signaler autant que Targut et Petit".

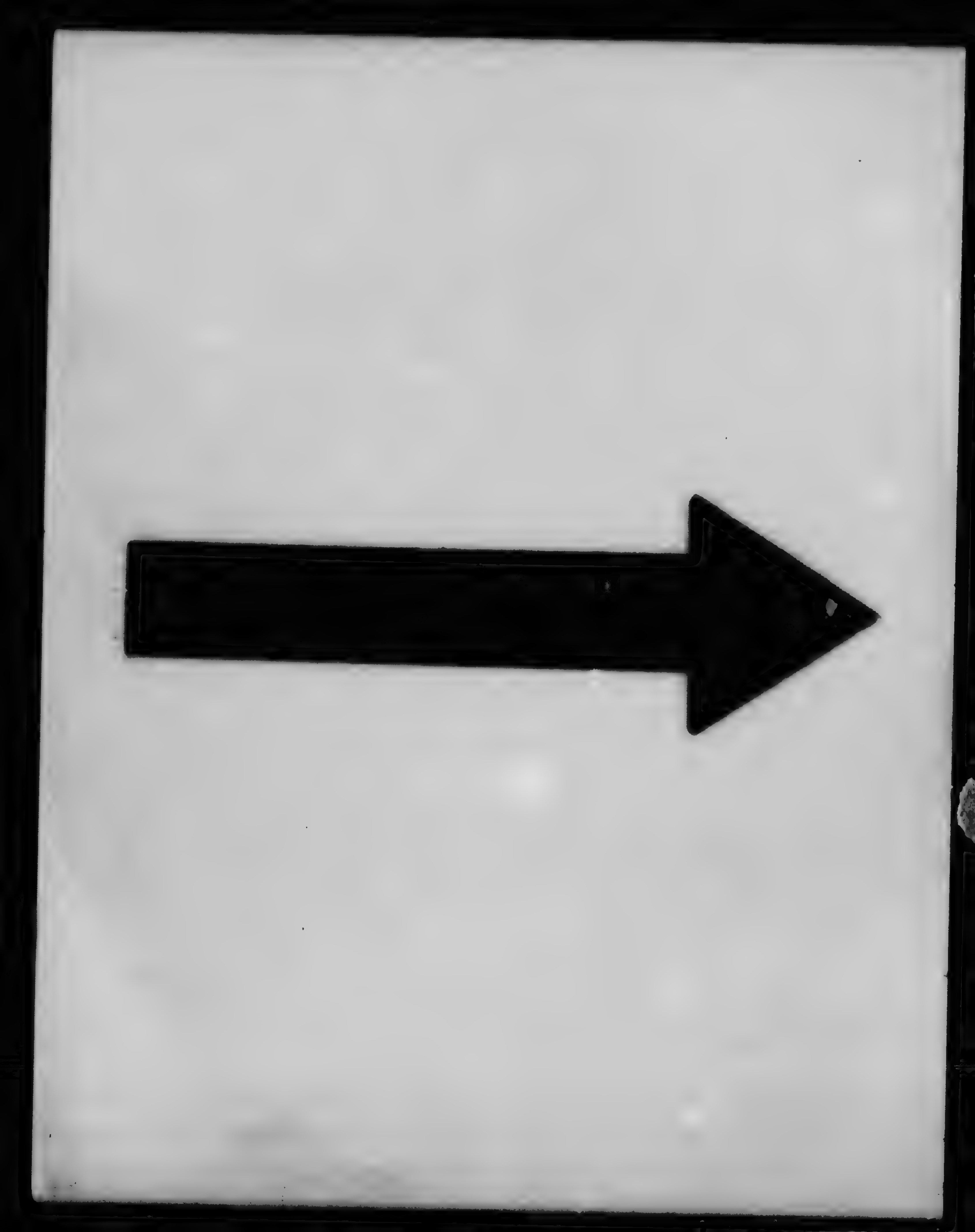
Martin et le photographe trouvèrent Petit et Targut à la gare.

Targut avait fait le gros de la besogne, jusque là, et il ne tenait pas à se voir enlever la direction du travail ni à perdre le crédit de la besogne déjà faite. Aussi, craignant que Martin ne vînt le remplacer, il lui fit grise mine.

Pour bien définir la situation, il dit à Martin, au moment ou ils montaient en voiture tous ensemble, pour se rendre à l'hôtel: "tu vas t'asseoir en avant, tu sais, c'est moi qui mène ici et il convient que j'aie le meilleur siège, en arrière."

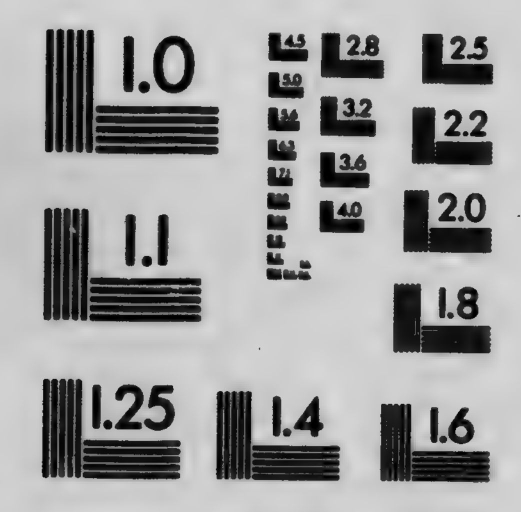
Martin resta interloqué de tant d'effronterie et de tant d'impudence ingénue. Il s'assit en avant, en réprimant une forte envie de rire, car il n'avait nulle intention d'entrer en rivalité avec Targut et celui-ci l'amusait énormément.

Targut, satisfait de la docilité de Martin et complètement rassuré, se mit à parler avec volubilité et fit aux nouveaux arri-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

vants les honneurs de la ville, tout comme s'il eût été chez lui et qu'il eût reçu des visiteurs. Il était on ne peut plus aimable.

A l'hôtel, on discuta le meilleur endroit qui convenait pour prendre une photographie de la partie de la ville ravagée par le feu.

Targut suggéra la place en face de la caserne des pompiers.

On se mit en route, pour cet endroit. Chemin faisant, le photographe braqua son appareil sur les ruines de l'ancienne église située en face de la promenade. Deux des reporters allèrent se placer dans les ruines, pour figurer sur la photographie, au risque de recevoir sur la tête quelque pierre détachée des murs rongés et effrités par les flammes.

Targut fut reçu avec déférence par les pompiers, qui le considéraient comme un personnage très important, à cause des "rapports qu'il faisait sur le feu."

Il avait pris un tel air de commandement que Martin s'attendait à lui voir donner l'ordre de sortir la pompe à incendie et les autres appareils et de faire l'exercice du feu. Il ne demanda rien de tel, cependant, et se contenta de présenter ses camarades à la brigade du feu de Trois-Rivières.

Le photographe jugea que le toît de la caserne serait un endroit idéal pour photographier les ruines et il demanda s'il n'y aurait pas moyen d'y monter. Il n'y avait rien d'impossible, avec la protection de Targut, et les pompiers s'empressèrent d'inquer au photographe et à Martin, qui l'accompagna, le chemin du grenier.

On montait sur le toît par une échelle trop courte. L'attirail du photographe y fut hissé à grand peine. Il prit deux vues, dont la juxtaposition devait donner le panorama du quartier incendié.

La descente fut aussi difficile que l'ascension, mais le toît avait une inclination tellement prononcée que Martin fut bien aise de le quitter, même au prix de quelques exercices gymnastiques.

Dans l'après-midi, on visita les ruines. Les journalistes firent la rencontre de l'évêque de Trois-Rivières et Martin obtint de lui une entrevue. Il fut très heureux de cette faveur, car aucun journal n'avait encore publié d'entrevue avec le pasteur du diocèse de Trois-Rivières. Il fut cependant un peu intimidé et n'osa pas retenir l'évêque assez longtemps pour avoir une bien longue entrevue. Lebrun constata, en lisant sa copie, le lendemain matin, que s'il avait eu une bonne idée, il l'avait mal mise à exécution.

Le conseil municipal se réunissait, dans la soirée, pour aviser aux mesures d'urgence à prendre à la suite de l'incendie. Targut et ses camarades assistèrent à la séance, puis ils prirent le chemin de la gare, car Martin et le photographe devaient retourner à Montréal le soir même, n'étant venus que pour stimuler un peu les autres et leur donner une nouvelle ardeur au travail.

Targut marchait en avant, avec le photographe, Petit et Martin suivaient.

Martin interrogeait Petit et lui demandait comment lui et Targut s'étaient tirés d'affaires. Tous les

Tous les journaux sont en effet représentés dans des circonstances semblables, et c'est à qui fera le mieux parmi les correspondants.

"Targut a donné une fière "attelée" aux autres journaux", disait Petit.

—Il n'y a pas à dire, il fait un peu de "bluff", répondit Martin, mais il travaille.

—Oh ! oui, il a bien tenu tête à Laframboise.

—Laframboise, c'était le correspondant d'un journal rival, qui avait l'enviable réputation de pouvoir boire nuit et jour sans s'enivrer et de pouvoir écrire aussi nuit et jour, sans se fatiguer, de sorte que ses rivaux devaient infailliblement baisser pavillon devant lui.

Or, dans l'occurrence, Laframboise n'avait encore réussi ni à enivrer, ni à fatiguer Targut, qui bombardait le journal de colonnes interminables d'une prose moitié lamentable, moitié comique. Laframboise était aux abois et ne savait comment faire pour arriver à en écrire plus long que Targut et pour maintenir sa réputation de reporter sans égal.

Justement, il était à la gare, comme Targut et ses camarades y arrivaient. Il avait avec lui le correspondant d'un autre journal et lui dit: "je voudrais bien savoir ce que Targut vient machiner ici."

On se salua, puis Targut et ses compagnons entrèrent dans la salle d'attente.

Targut était accablé de fatigue. Il n'avait pas fermé l'œil depuis deux nuits, ayant passé tout le temps à écrire. Il était à peine assis qu'il s'endormit lourdement.

Martin, Petit et le photographe s'écartèrent un peu de lui pour lui permettre de reposer, et allèrent vers la porte.

Ils avaient à peine fait quelques pas, quand ils virent bondir dans la porte le reporter qui accompagnait Laframboise. Il avait à la main une lourde tasse en pierre empruntée au buffet de la gare. Il la brandit, comme fait un joueur de base-ball d'une balle, et la lança vers Targut, qu'elle atteignit violemment à la machoire.

Le dormeur s'éveilla en sursaut et se leva, la bouche contractée par la douleur et les yeux en feu.

Il courut à la porte, où tous les reporters étaient groupés.

"Qui a lancé cette tasse," demanda-t-il ?

Soit lâcheté, soit désir d'éviter un fâcheux esclandre, personne ne répondit.

Les deux groupes se reformèrent et Targut, une fois qu'il fut seul avec les camarades de son journal, dit à plusieurs reprises: "si j'avais su qui c'était, j'aurais sauté dessus." Mais Laframboise et son compagnon étaient disparus et il ne sauta sur personne.

Le train à destination de Montréal entrait en gare. Martin souhaita à la hâte le bonjour à Petit et à Targut. En se retournant, au moment de sauter sur le marchepied du wagon de première, il aperçut de loin Targut installé près d'une table, dans la gare, qui s'était mis à faire de la copie.

CHAPITRE XI

Un meurtre impuni



OULEZ-VOUS répondre au téléphone, s'il vous plaît, Martin; ça sonne." Martin se leva et entra dans la logette du téléphone. Il sortit presque aussitôt, en disant: "c'est Beauséjour qui veut parler au journal."

"Beauséjour," c'était une ville, et Lebrun appela au téléphone le rédacteur qui s'occupait des nouvelles du dehors. Il demeura longtemps en conversation avec Beauséjour. Quand il sortit à son tour de la logette, il annonça qu'on venait de l'informer qu'un meurtre mystérieux venait d'être commis.

C'était la femme d'un docteur de l'endroit qui avait téléphoné la nouvelle. Un cultivateur avait été trouvé mort, près de sa grange, la tête criblée de plombs. Il avait été assassiné avec une arme ser-

vant à faire la chasse aux oies sauvages. On se perdait en conjectures sur les motifs du crime.

Il était près d'une heure de l'après-midi. Goyon, qui avait reçu la nouvelle, la rédigea à la hâte et lui fit un titre sur deux colonnes, et on l'envoya vite à la composition.

C'était vraiment un meurtre "idéal", bien fait pour permettre d'écrire des colonnes de suppositions et d'hypothèses.— Pourvu que les autres journaux ne l'eussent pas.

Trois heures arriva et le journal sortit des presses, avec le meurtre étalé en dernière page. Quelques minutes plus tard, un garçon apportait à la rédaction les feuilles rivales, qu'il était allé acheter dans la rue. Elles n'avaient pas la nouvelle.

Ce fut une explosion de joie: un si beau scoop!..

On allait maintenant en tirer tout le parti possible, puisqu'on était seul à l'avoir.

Martin reçut ordre de se rendre à Beauséjour et de s'enquérir des circonstances du meurtre, en attendant l'enquête du coroner.

Il partit, pénétré de l'importance de la tâche qu'il lui fallait accomplir.

En arrivant à Beauséjour, il se renseigna, à la gare, sur ceux sur qui portaient les soupçons, et, ayant appris que l'on soupçonnait la famille de la femme du défunt d'avoir fait le coup, il se fit conduire droit chez les beaux-parents du défunt.

Il avait plu et les chemins étaient couverts d'un pied de boue. La nuit était absolument obscure; on se serait cru renfermé dans un trou noir dont on ne

pourrait jamais sortir et où la lumière du jour ne pénètrerait jamais. Il n'y avait ni fossés, ni clôtures, ni rien; c'était une nuit enveloppante, où l'on était absolument perdu.

Martin se demandait comment le cocher pouvait conduire sa voiture et celui-ci lui apprit qu'il ne voyait rien et que le cheval allait à sa guise.

Une lueur apparut et le cocher dit qu'il pensait que c'était là.

Martin descendit dans la boue, alluma quelques allumettes, pour ne pas aller se jeter dans un fossé, et se dirigea vers la maison. Comme il montait le perron, toutes les lumières s'éteignirent. Il se rendit quand même, à tâtons, vers la porte, et il frappa.

Les lumières se rallumèrent aussitôt et on vint lui ouvrir, en lui expliquant que la famille venait de se coucher. Il s'excusa d'avoir fait lever les dormeurs et leur parla de ce qui l'amenait. Ils répondirent à toutes ses questions et il repartit enchanté, avec un superbe "scoop".

Il retrouva son cocher comme il put, dans l'obscurité, et il prit le chemin de l'hôtel, où étaient descendus des représentants de plusieurs autres journaux.

Personne ne questionna Martin, qui garda le secret de sa visite nocturne.

Il dilua l'histoire de cette visite dans plusieurs colonnes de copie verbeuse, le lendemain, puis, la conscience satisfaite, il alla chez le chef de police de l'endroit.

Il eut tout de suite l'impression que ce policier n'était pas à sa place dans une petite ville d'habitude si paisible. Il avait l'air tellement réservé et perspicace, il était si plein de sous-entendus et il prenait des airs si convaincus que Martin vit tout de suite qu'il avait affaire à un homme d'une intelligence au-dessus de la moyenne. Il lui exposa sa théorie au sujet du meurtre et le chef de police lui exposa la sienne. La théorie du chef de police de Beauséjour était très plausible, mais il n'y avait pas moyen d'y rien comprendre. Martin en conclut que le chef de police savait tout, mais qu'il ne voulait rien dire.—C'est le propre d'un policier de génie de cacher ainsi sa pensée et Martin demeura confondu d'admiration.

Il allait prendre congé, mais le chef le retint. Il s'assura que personne ne le voyait, regarda derrière les portes et sous les tables, et offrit alors mystérieusement un verre de "gin" à Martin, qui le but avec une dignité bien sentie.

Ils se quittèrent enchantés l'un de l'autre.

Martin envoya plusieurs télégrammes, vers midi, en outre de l'histoire qu'il avait mise à la poste de bonne heure, le matin.

Il retourna ensuite à l'hôtel, prit un bon dîner et attendit, satisfait, le résultat de tant de travail.

Ce résultat ne tarda pas à arriver, sous la forme d'un télégramme ainsi conçu :

"N'envoyez donc pas aussi long de ces insignifiances.

"Lebrun, city-editor."

Martin avait complètement distancé les autres

correspondants, donnant beaucoup plus d'information qu'eux, et trois fois plus long de copie. Il croyait avoir bien travaillé; aussi ce télégramme lui fit-il beaucoup de peine.

Quelques heures après, il recevait un second télégramme, signé Lebrun.

Ce nouveau télégramme lui annonçait que le city editor envoyait un camarade pour l'aider, c'est-à-dire pour en faire plus long,—et on venait de lui dire qu'il envoyait des rapports trop longs.

Martin réfléchit longuement, conclut qu'on voulait lui enlever le credit du travail qu'il avait fait jusque là, et se rendit à la gare, résigné.

Le nouveau venu lui apprit, qu'il venait prendre charge du travail et que Martin devait, à l'avenir. jouer le second rôle.

L'affaire traîna en longueur. Des arrestations furent faites, après l'enquête du coroner, et un procès eut lieu. Il se termina par un acquittement et il n'y eut pas de nouvelles arrestations.

Le mort dort aujourd'hui, dans un petit cimetière de campagne, la tête trouée. L'assassin ou les assassins n'ont pas été trouvés.

Martin a gardé de son voyage un souvenir plutôt désagréable.

CHAPITRE XII

Aux sources



ONJOUR, Leblanc." "Bonjour, Martin". C'est à la porte du journal que Leblanc et Martin échangeaient ces salutations, un beau matin. Leblanc fumait et il offrit une cigarette à Martin, qui l'alluma et remercia. "Tu sais Dupin," dit Leblanc......

—Oui.

—Eh ! bien, il est disparu, paraît-il.

—Vrai !

—On l'a cherché partout et on ne peut le trouver. On craint qu'un malheur ne lui soit arrivé.

—Ça m'étonnerait: il avait coutume de pas mal se tirer d'affaire.

Ils entrèrent, en causant ainsi.

Celui dont ils parlaient était un Français arrivé de Paris depuis peu. Il était commis, là-bas. Il avait obtenu, ici, une position de reporter, remplaçant un

reporter éreinté par plusieurs années d'un pénible labeur.

Les changements dans le personnel d'une rédaction sont fréquents, car la besogne est dure et les salaires ne sont guère suffisants pour permettre à ceux qui ont de la famille de prendre convenablement soin d'eux-mêmes et des leurs. Les accidents de santé ont fréquemment raison des constitutions épuisées des pauvres reporters. Dupin avait profité de cet état de choses et il était entré au journal, avec un salaire de dix dollars, soit cinquante francs par semaine. Il n'avait pas été assez heureux pour obtenir de fortes augmentations et, au bout de six mois, n'étant parvenu à gagner que douze dollars par semaine, il avait abandonné le journalisme, pour entrer à l'administration d'un théâtre local. C'étaient les directeurs de ce théâtre qui le cherchaient en vain.

Martin méditait encore sur cette fugue, dont il ne comprenait pas la raison, quand Lebrun vint le trouver et lui demanda s'il aimerait à aller aux sources......, lui nommant en même temps une station thermale située le long d'une voie ferrée et appartenant à la compagnie qui exploitait cette voie. La compagnie avait décidé de tenir son hôtel ouvert pendant la saison d'hiver, pour la première fois depuis l'inauguration de cet hôtel, et elle avait invité les journaux à envoyer des représentants visiter les sources, à cette occasion.

"Vous serez l'hôte de la compagnie". dit Lebrun à Martin. "Vous n'aurez pas d'autre chose à faire qu'à vous amuser, pendant deux jours. Et au re-

tour, vous ferez un compte rendu d'une demi-colonne."

C'était vraiment alléchant et Martin se disposait à accepter, quand un rédacteur, qui traversait la pièce, entendit les dernières paroles de Lebrun. Il s'approcha et ajouta: "on va vous donner toute la boisson que vous voudrez. Si vous avez la tête forte, ça ira bien."

Martin avait la tête assez forte et ne buvait du reste jamais plus qu'il ne convenait. Il accepta donc, avec plaisir. — Ce n'est pas tous les jours qu'un reporter a la chance de faire un séjour gratuit aux sources......

Le départ eut lieu l'après-midi. Un représentant de la compagnie accompagnait les journalistes, qui étaient au nombre d'une quinzaine.

Le trajet dura quelques heures, mais il sembla à Martin qu'il n'avait duré que quelques minutes.

L'hôtel était situé à un demi-mille de la gare. Quelques pouces d une belle neige brillante et argentée par les rayons de la lune couvraient le sol. La route craquait gaiement sous les pieds des excursionnistes, que le gérant de l'établissement reçut à bras ouverts. Un excellent souper les attendait.

Quand ils se furent remis de la fatigue du voyage, on passa au salon, où les artistes de la bande firent joyeusement résonner le piano.

Martin s'était assis près d'un superbe arbuste, avec un camarade. Enfoncé dans un moelleux fauteuil, il écoutait la musique et humait un excellent

cigare pris à même l'approvisionnement de l'hôtel. Son camarade faisait de même. Les calorifères répanuaient une tiède et agréable chaleur. On voyait, par les fenêtres, scintiller la lune, entre les branches des arbres qui entouraient la large véranda.

C'était délicieux et reposant. On était à mille lieues des bruits de la ville, du brouhaha des affaires, des assemblées enfumées et bruyantes auxquelles il fallait parfois assister, le soir, pour rapporter, le lendemain, des harangues idiotes.

L'eau des sources était conduite à l'hôtel par des tuyaux dont un se rendait à une salle de bain, où non seulement on buvait l'eau minérale, mais où on se baignait aussi dedans, après qu'elle avait été préalablement chauffée.

Les visiteurs se rendirent au bain et on les invita à se plonger dans ces eaux médicinales. Martin fut un de ceux qui acceptèrent et il resta si longtemps au bain qu'on dut l'avertir qu'un séjour aussi prolongé n'était pas bon pour la santé.

La musique languit un peu, quand on retourna au salon. L'effet de l'heure avancée et du bain tiède se faisait sentir.

Martin monta bientôt à sa chambre. Il y faisait très chaud; comme la température était encore assez clémente au dehors, il ouvrit la fenêtre pour la nuit.

Le matelas et les oreillers avaient des proportions gigantesques. Il s'y enfonça avec délices, aussi confortablement qu'un enfant dans son berceau.

Les moments de confort et de repos ne sont pas très fréquents dans l'existence d'un reporter. Il pen-

sa avec plaisir, en s'endormant, qu'il en avait pour toute une journée.

Il s'éveilla frais et dispos. Comme il achevait de s'habiller un coup discret fut frappé à sa porte.

C'était une fille de chambre qui apportait un pot d'eau minérale chaude. Elle le lui remit sans mot dire et Martin s'en serait servi pour faire sa toilette, s'il n'eût appris, par un petit écriteau affiché dans la chambre, que les pensionnaires qui désiraient faire une bonne cure thermale devaient boire plusieurs verres d'eau minérale chaude, à jeun, le matin.

"Je ne suis ici que pour une journée," pensa-t-il; "raison de plus pour suivre scrupuleusement le régime des gens qui veulent bien profiter de leur séjour." Et il but toute l'eau chaude qu'on lui avait apportée.—Il y en avait trois grands verres.

Il descendit ensuite et trouva la plupart de ses compagnons de voyage debout.

Il faisait un temps magnifique et on en profita, après un substantiel déjeuner, pour visiter les sources, l'usine d'embouteillage,—qui contient des machineries valant quatre-vingt mille piastres,—et les volailles et les animaux de ferme que le gérant de l'hôtel élève pour les besoins de la maison.

En passant dans l'étable, où se trouvaient cinquante et quelques vaches, le gérant montra certaines d'entre elles et dit que c'étaient des "french cows". Cette appellation sembla malsonnante à Martin, qui réfléchit cependant que les animaux ont une nationalité, tout comme les hommes, qu'il y a

des "french cows" et des "english cows", et qu'il y a aussi des chevaux anglais et français.

Les volailles se comptaient par centaines, mais aucune de ces volatiles n'était de race française, de sorte que Martin n'entendit plus de noms qui pussent lui causer des surprises désagréables.

Dans l'après-midi, le gérant, qui était on ne peut plus hospitalier et qui se mettait en quatre pour amuser les journalistes, les conduisit au village voisin, dans une grande voiture trainée par quatre chevaux.

La journée se termina par des discours, prononcés dans la pièce attenant au bain. Martin dut y aller du sien et il s'en tira en remerciant le gérant de son amabilité. Celui-ci, qui commençait, comme ses hôtes, à être plus ou moins ému, remercia à son tour Martin et lui dit de ne pas manquer, quand il arriverait à Montréal, d'aller réclamer une caisse d'eau minérale qu'il enverrait pour lui.

Martin oublia d'y aller, ce qui l'empêcha de continuer sa cure d'une journée.

Il eut d'autres choses à faire que s'amuser à boirè de l'eau minérale, quand il revint de son agréable mais trop court voyage.

La première nouvelle qu'il apprit, à son retour, fut qu'on savait ce qu'était devenu Dupin: il avait pris la fuite, en emportant neuf cents dollars des fonds du théâtre à la comptabilité duquel il travaillait.

l y

nis
de
us-

ne
re
ge
re

n-
l-
le
ne
n
il
e

CHAPITRE XIII

Un paria



ACHAPELLE rentrait de l'hôtel-de-ville, un midi. Il avait eu chaud, en venant, car il avait marché très vite; il enleva donc son habit, pour écrire.—On ne fait pas de cérémonie, dans les salles de rédaction.

Il se mit à raconter ce qui s'était passé au caucus des échevins auquel il avait assisté, passant pardessus les plaisanteries "échevinales" et disant sans commentaires quelle était l'attitude des principaux meneurs. Il eut volontiers fait des réflexions et dévoilé les roueries de ces faux bonshommes, mais ce n'était pas permis. A quoi cela eut-il servi, d'ailleurs: les faux bonshommes ne sont-ils pas en majorité partout ! On ne pourrait tous les démasquer qu'en ébranlant l'ordre social. Et s'il faut se contenter d'en flétrir quelques uns et laisser les autres—et souvent les pires—impunis, à quoi bon ?......

Lachapelle s'appliquait donc à faire un compte

rendu sobre et précis, qui donnerait aux électeurs l'illusion qu'on s'occupait de leurs intérêts avec sollicitude, à l'hôtel-de-ville..

Les banalités succédaient aux banalités, le compte rendu prenait fort bonne tournure et tirait à sa fin, quand les feuillets de copie s'envolèrent tout à coup. Lachapelle dut s'interrompre pour les rattraper.

La rafale qui avait emporté ses papiers provenait d'une fenêtre située en arrière de lui. Cette fenêtre, fermée à son arrivée, était maintenant grande ouverte. Martin, qui était seul avec lui dans la rédaction, à ce moment, n'avait pas bougé de sa place. Qui donc avait ouvert la fenêtre, au risque de lui faire attraper une pleurésie, car il avait le dos tout humide et froid comme de la glace? Il demanda à Martin si c'était lui. "Non", répondit ce dernier, "mais si tu veux, j'irai bien la fermer. On gèle, n'est-ce pas ?

—Non, laisse, dit Lachapelle, je vais la fermer moi-même.

Il la ferma, vint se rasseoir et continua à écrire.

Peu d'instants après, un garçon de bureau vint, en tapinois, rouvrir la fenêtre.

"Pourquoi fais-tu cela," lui demanda Lachapelle ?

Le garçon rougit et balbutia, et finit par avouer que c'était l'assistant-city editor qui lui avait donné ordre d'en agir ainsi.

"Laisse-la fermée," lui dit Lachapelle;" il fait trop froid."

Martin avait tout vu et tout entendu.

"Qu'en penses-tu," lui demanda Lachapelle ?

—Ça m'a bien l'air fait exprès.

—Alors, il s'amuse à essayer de nous faire prendre du mal.

—Eh! oui.

—Pourquoi fait-il cela ?

—Je ne le sais pas, mais on dirait que c'est son intention.

—En effet, ce n'est pas la première fois que cela se produit.

—C'est incroyable.

—L'autre jour, comme j'entrais, un correcteur d'épreuves m'a demandé, sans faire semblant de rien, si j'avais chaud. J'ai dit que oui et je me suis mis à travailler, après avoir enlevé mon habit, comme aujourd'hui. Je l'ai vu chuchoter avec l'assistant-city editor. Deux minutes après, le garçon ouvrait la denêtre et je recevais un courant d'air dans le dos.

—J'ai observé bien des petits faits significatifs, moi aussi.

Si Lachapelle eut voulu en dire plus long sur les ennuis qu'il avait à subir, il aurait pu raconter comment l'assistant city editor, un journaliste étranger qui avait succéder à Bernier, envoyait les garçons jouer aux cartes sur le pupitre voisin du sien, quand il était accablé d'ouvrage et que leur bavardage et leurs cris le fatiguaient au delà de toute expression; comment il le faisait lever de son siège dix fois de suite, pour lui signaler les accents aigus qu'il pouvait avoir oubliés; comment il lui faisait faire des travaux de longue haleine, à la

hâte, à l'heure du lunch, travaux qui n'étaient ensuite publiés que plusieurs jours après,—quand toutefois ils l'étaient. Lachapelle aurait pu raconter cela et une foule d'autres petites persécutions, car s'il est vrai que l'homme est le loup de l'homme—homo hominis lupus,—le journaliste est trop souvent doublement homme.

Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi faut-il qu'aux misères du métier de reporter viennent s'ajouter les ennuis créés volontairement et de propos délibéré par d'autres journalistes ?— Pour de multiples raisons, dont les unes tiennent à la situation inférieure qui est faite aux journalistes et dont les autres proviennent de causes extérieures.

Le reporter, mal payé, est obligé de frayer avec la canaille et les honnêtes gens. Les canailles n'ont pas de considération pour lui, parce qu'il ne gagne pas plus cher qu'eux, et les honnêtes gens le méprisent, parce qu'il ne gagne pas cher. Il travaille ainsi pendant des années, insulté par les uns et bafoué par les autres. Quand une promotion lui arrive, il a le caractère tellement aigri que, presqu'à son insu, par habitude, il traite ses camarades comme il était traité avant d'être au-dessus d'eux.

Que survienne une circonstance où un reporter a à faire un compte rendu un peu délicat, et les gens qui ont des intérêts opposés dans l'affaire dont il a à parler exigent qu'il fasse un compte rendu qui leur soit favorable. Le côté qu'il a favorisé malgré lui, en rapportant simplement les choses telles qu'elles sont, ne lui en a aucune reconnaissance et l'abandonne sans défense à la rancune de l'autre fac-

tion, qui a généralement assez d'amis parmi ceux qui composent le personnel du journal pour venir à bout de se venger de lui. Et il est souvent frappé de cette manière, sans savoir par qui ni pourquoi. Il se dit simplement, en voyant les tracasseries auxquelles il est en butte, qu'il a dû offenser quelqu'un, mais qui ? il ne le sait pas.

Charmant système, comme on voit.

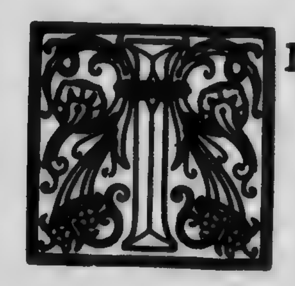
Les gens "bien" croient s'être acquittés envers un reporter à qui ils ont demandé un service, quand ils lui ont payé un verre de n'importe quoi; et on a vu des gibiers de pénitencier offrir vingt-cinq cents à un reporter chargé du service de la police, pour qu'il supprime leur nom dans une nouvelle de la cour de police.

La résultante de toutes ces influences déprimantes tend à faire du journaliste un être maussade.

—Et qui pourrait s'en étonner ?

CHAPITRE XIV

A Técumseh



L y a périodiquement des explosions de fanatisme, d[illegible] notre beau pays. Tantôt, ce [illegible] les prot[illegible] qui veulent honnir les catholiques; tantôt, ce sont les catholiques qui veulent honnir les protestants; d'autres fois, c'est un conflit entre les deux races anglaise et française. Le dernier genre de conflit a semblé entrer dans une phase plus aigue, dans la province d'Ontario, à la suite de l'incident de Técumseh.

On se rappelle sans doute cet incident, dont le point de départ fut la défense faite par monseigneur Fallon, évêque de London, d'enseigner le français dans les écoles de son diocèse.

On s'émut beaucoup, à Montréal, quand on apprit que les Canadiens-Français de Técumseh se proposaient de tenir une assemblée publique de

protestation. Pendant quelque temps, on put croire qu'une expédition allait être organisée pour aller faire le siège du palais épiscopal de l'évêque de London. Mais les croisades ne sont plus à la mode et tout se termina par les discours de Técumseh, tel qu'annoncé, et par une foule d'articles de journaux—non annoncés,—où on disait son fait à monseigneur Fallon, avec une âpreté qui a dû lui faire perdre l'appétit,—si toutefois il lit les journaux français.

Le propriétaire du journal où se trouvait Martin flaira un évènement sensationnel dans cette assemblée et il résolut d'y envoyer un correspondant.

Il monta à la rédaction, le jeudi après-midi, prit Martin à part et lui demanda s'il était prêt à aller à Técumseh.

Martin répondit que oui.

"Vous savez," dit-il à Martin, "je voudrais que vous m'en fissiez toute une page." Martin se déclara prêt à faire ce qu'on attendait de lui. Le voyage fut donc décidé.

Martin alla chercher une "passe" au bureau du Grand Tronc, prit le train du soir et s'y installa, pour se rendre à Técumseh. Comme question de fait, c'est à Windsor qu'il se rendit, car le train n'arrêtait pas à Técumseh. Il arrêtait cependant à London, la ville épiscopale de monseigneur Fallon, que Martin eut fort envie d'aller interviewer. Il télégraphia donc au journal, pendant le trajet, pour demander ce qu'on pensait de l'idée. On lui répondit de continuer tout droit à Windsor.

Il demanda une voiture, en arrivant à l'hôtel

à Windsor, et se fit conduire chez le propriétaire du journal français de l'endroit. Son compatriote le reçut fort aimablement, lui apprit qu'il s'était fait filouter soixante et quinze cents par son cocher, puisqu'on lui avait chargé un dollar pour une course de cinq minutes, le pria de ne pas le mêler aux querelles avec monseigneur Fallon et se mit entièrement à sa disposition pour tout le reste.

Martin se fit indiquer par lui le chemin de son hôtel, qui n'était qu'à quelques cents pieds de distance et qu'il ne parvenait cependant pas à retrouver seul; il y retourna, à pied, et constata qu'on lui avait donné une chambre infecte, sale, située au-dessus des cuisines et dont les fenêtres ouvraient sur une cheminée vomissant autant de fumée qu'un volcan en pleine éruption. Il descendit au comptoir et en demanda une autre; on n'en avait pas. Il alla donc se loger à l'hôtel voisin, y retint une bonne chambre, pour trois jours, et se rendit de nouveau au journal.

Du journal, il téléphona au curé de l'endroit, pour lui demander une entrevue sur la situation. Le curé n'avait pas d'entrevue à donner et il pria en grâce Martin de ne pas mettre son nom dans ses comptes rendus. Martin l'assura qu'il n'avait aucune indiscrétion à craindre de sa part et se mit à la recherche d'autres entrevues. Il en recueillit plusieurs, dans le courant de l'après-midi et le lendemain matin, entr'autres une de l'honorable docteur Rhéaume, ministre des travaux publics dans le cabinet Whitney, ou il représente dignement l'élément Canadien-Français.

Mais le temps se passait et Martin n'était pas encore allé à Técumseh. Il fallait qu'il y allât avant l'assemblée, afin de prendre langue avec les organisateurs de cette assemblée. On lui avait dit, au bureau de poste de Windsor, que la dernière malle arrivant à temps à Montréal pour le journal du lundi, lendemain du jour de l'assemblée, partirait dans quelques heures. Il se hâta donc de prendre le tramway qui conduit à Técumseh, afin de tenter d'avoir quelques photographies qu'il enverrait pour illustrer son rapport.

Il trouva un accueil chaleureux à Técumseh.

Les organisateurs de la manifestation, heureux de voir qu'on s'occupait de leur assemblée à Montréal, lui donnèrent tous les renseignements dont il avait besoin et, en plus, une foule de portraits, lui disant en même temps où il pourrait se procurer des vues du village.

Il revint à Windsor à temps pour tout mettre à la poste.

Après une agréable soirée passée avec le directeur du "Progrès" de Windsor, il rentra à sa chambre.

Il avait recueilli joliment de renseignements sur la question scolaire, depuis son arrivée, et il se mit à l'ouvrage. Quand il cessa d'écrire, vers trois heures du matin, il avait fort avancé le travail de remplir la page de copie qu'on lui avait demandée.

Il alla porter le tout au bureau du télégraphe de Windsor, mais ayant été averti que le télégraphiste de langue française demandé à la compagnie du

Gseat North Western par son journal était arrivé à Técumseh, il retira sa copie du bureau de télégraphe de Windsor, où il n'y avait que des télégraphistes anglais, et partit pour Técumseh. Là il remit sa copie au télégraphiste, un nommé Roy, de Toronto, puis il revint à Windsor.

Il repartit pour Técumseh, après son lunch, pour aller assister à l'assemblée.

Elle n'eut pas lieu devant l'église, car le curé, bien que sympathique à la démonstration faite par ses paroissiens, ne l'avait pas permis. Martin rencontra deux camarades de Montréal, qui ne faisaient qu'arriver. Il fut très heureux d'avoir des compagnons de travail.

Une assemblée préliminaire, à laquelle assistèrent seuls les anciens de Técumseh et des paroisses environnantes, les orateurs et les journalistes, eut lieu avant l'assemblée publique. On y décida qu'aucune attaque ne serait faite contre monseigneur Fallon, de crainte qu'elles n'atteignît la religion dans laquelle ces braves gens avaient été élevés, avaient vécu et voulaient mourir.

L'assemblée fut donc digne et calme et donna plutôt l'impression d'une réunion de martyrs résignés à leur sort que celle d'une réunion de révoltés.

Eut-elle un bon ou un mauvais résultat ? — En même temps qu'elle affermit le courage patriotique de ceux qui y assistaient, ne provoqua-t-elle pas plus de rigueurs contre l'enseignement du français dans les écoles de l'Ontario ?—Il serait difficile de le dire.

Aussitôt après le dernier discours, les journalistes coururent au télégraphe, faisant complètement abstraction du souper. Ils ne quittèrent Técumseh qu'à minuit, après avoir terminé leurs rapports respectifs. Le télégraphiste n'avait pas encore fini de transmettre celui de Martin, quand ils partirent, d'où on peut conclure qu'il passa une nuit bien employée.

Ainsi se termina l'incident de Técumseh.

Quand les journalistes montèrent à bord du train de Montréal, le lundi, une couple de curés canadiens-français étaient à la gare, où ils étaient venus pour lui souhaiter un bon voyage. Ils leur dirent adieu avec des larmes, comme si les journalistes eussent brisé en partant le lien du cœur et du sang qui les unissait à la province française.

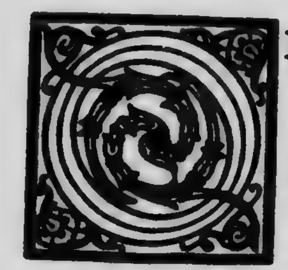
---

alis-
ment
aseh
res-
de
nt,
om-

du
ca-
ve-
di-
is-
du

CHAPITRE XV

Une chasse à courre



N était en automne, en la saison où la nature, comme une femme dans sa maturité, a revêtu tous ses charmes, avant de les dépouiller tous. Les jours étaient encore beaux, les oiseaux chantaient encore, sous la feuillée, rouge des caresses ardentes du soleil de tout un été.

Les reporters à qui leurs ressources pécuniaires n'avaient pas permis de passer la belle saison sur une plage à la mode et que la chaleur de l'asphalte avait empêchés de songer à la poésie de l'été, pouvaient respirer librement et profiter de ce dernier renouveau de la nature pour s'imaginer qu'ils avaient un peu joui de l'été et pour oublier les accablantes journées passées dans la rédaction par des chaleurs de 90 degrés.

C'était aussi l'époque où les messieurs qui n'ont jamais fait de "reportage" et qui pourtant ont as-

sez d'argent pour posséder des chevaux et des meutes font la chasse à courre.

Justement, on donnait une chasse à Saint-Lambert,—où il y a maintenant plus de lots à bâtir que de renards,—et Lebrun, qui trouvait que la page de sport devenait quelque peu languissante, s'était imaginé que ce serait joli d'envoyer un reporter suivre cette chasse et d'en faire un compte rendu sportif pour le lendemain.

Mais qui envoyer ? c'était la question. Il y avait bien Targut, qui se vantait de s'y connaître dans les choses de l'hippisme, mais quand Lebrun lui parla de suivre cette chasse, il prétexta, pour s'en dispenser, un voyage urgent à Chicago !

Que faire?...Lebrun songea à Martin.

"Que diriez-vous de suivre une chasse à courre à Saint-Lambert " lui demanda-t-il ? "Elle aura lieu samedi ma... de sorte que vous aurez toute l'après-midi pour vous reposer et toute la journée du dimanche pour faire votre compte rendu.

—Mais comment suit-on ça, demanda Martin?

—Tiens ! à cheval.

Martin hésita un peu, ne sachant s'il avait les qualités d'équilibre nécessaires pour une aventure pareille. Il se rappela tout à coup qu'il avait fait de l'équitation, à l'âge de douze ans,— c'est-à-dire quinze ans auparavant,— quand il demeurait à la campagne. Il se sentit curieux de tenter l'expérience et il accepta, sans songer qu'une course à travers champs et par-dessus les clôtures est autre chose qu'une promenade sur un cheval de trait dans un chemin de campagne bien battu.

Un loueur de chevaux faisait partie du club de chasse à courre et il s'engagea à fournir un cheval de chasse à Martin, pour le compte du journal, moyennant trois dollars pour la matinée. Il fut convenu que Martin se rendrait chez lui, le matin de la chasse, avec le photographe du journal. Tous les deux seraient conduits en voiture à Saint-Lambert, et ce n'est qu'à cet endroit que Martin monterait à cheval.

C'était un arrangement très judicieux, car si Martin avait monté chez le loueur, il eut pu être tenté de ne pas aller plus loin. Mais en le faisant monter à Saint-Lambert, Lebrun croyait être plus sûr de son affaire.

Le voyage se fit sans incident. Toutefois, le photographe eut une peur bleue, à un tournant, quand le cheval qui trainait la voiture prit le galop pour suivre les chasseurs, qui précédaient, à cheval.

Tous ces messieurs furent d'une amabilité extrême pour Martin et son compagnon, le photographe. Outre qu'ils étaient de parfaits "gentlemen", ils n'étaient pas fâchés de voir faire un peu de réclame à leur sport favori.

Les chiens faisaient un vacarme d'enfer dans leur chenil. Ils avaient senti et entendu les chasseurs et leurs montures; leur instinct leur disait qu'ils allaient entrer en chasse et ils étaient fous de joie.

Le piqueur ouvrit la porte du chenil et ils se précipitèrent dehors, bondissant, se mordant les uns les autres et aboyant à tue-tête. "La paix! la

paix ! " cria le piqueur, en faisant claquer son fouet. Les chiens se turent et se mirent à tourner, ne faisant plus entendre que quelques petits jappements nerveux.

Martin était fort intéressé. Pour l'intéresser davantage on lui apporta des guêtres de cuir montant jusqu'aux genoux.

Le moment psychologique approchait donc.

Il chaussa les guêtres puis marcha vers un beau grand cheval gris, qu'un chasseur avait conduit par la bride jusqu'à Saint-Lambert et qui était celui qu'on lui destinait.

"Allons, houp ! à cheval le reporter !" lui dit-on, en riant.

Il mit le pied à l'étrier, s'enleva et, d'un bond, se trouva en selle.

Les étriers étaient trop longs. Martin descendit, satisfait de son coup d'essai, et les raccourcit, puis, il attendit qu'on se mît en chasse pour enfourcher de nouveau sa monture.

Pendant ce temps, le photographe prenait la meute et les chasseurs.

Le signal du départ fut enfin donné et Martin sauta en selle. Il constata, au premier pas que fit son cheval, qu'il ne pouvait garder l'équilibre. C'était pourtant le temps ou jamais de le garder.

Il se dit qu'en faisant une petite distance au pas il réussirait peut-être à tenir son siège.

Ce moyen lui réussit. Au bout d'un demi-arpent, il avait repris son aplomb.

Il se lança alors à la poursuite des chasseurs,

qui n'allaient heureusement pas vite et qui marchaient dans une belle prairie encore humide de la rosée du matin.

La matinée était superbe et Martin se sentit heureux d'être de la chasse. Il chemina tranquillement derrière les chasseurs, qu'il avait d'abord dépassés, contrairement à l'étiquette de la chasse à courre.

Une première clôture se présenta; elle était à moitié écroulée et Martin la sauta facilement, à la suite des autres.

Puis on entra sous bois.

Une seconde clôture, haute de quatre pieds, vint gâter la tranquilité d'âme de Martin.

Il attendit que les autres eussent sauté, puis il lança son cheval. La bonne bête sauta à ravir et Martin lui retomba sur le cou, tout étonné de ne pas se retrouver à terre.

Il sentit alors une sécurité trompeuse et continua, sans plus s'occuper des obstacles.

Les chiens commencèrent à donner de la voix et la chasse fut menée à une plus vive allure. Martin traversait un champ, lorsque tout à coup son cheval buta et tomba à genoux. Il avait mis les deux pattes de devant dans un fossé caché par l'herbe.

Le cavalier-reporter fut pris au dépourvu et la secousse soudaine le lança à quatre pattes sur l'herbe.

Cette chute lui prouva qu'on peut fort bien vider les étriers sans se blesser et lui enleva sa timidité. Il rejoignit les chasseurs, au moment où le re-

nard venait d'être forcé et où le maître d'équipage ornait la bride de son cheval de la broche.

Martin rentra en ville à cheval, en conquérant.

C'était un assez bon garçon, mais il est permis d'avoir un peu d'amour propre. Il eut aimé pousser une pointe jusqu'au journal, pour se montrer aux camarades dans son rôle de reporter équestre.

Il suivit le conseil de son city editor et il se reposa consciencieusement, l'après-midi.

Le lendemain, il écrivit un compte rendu de la chasse aussi fidèle que s'il l'eût suivie continuellement et que son cheval n'eût pas infligé d'affront à sa vanité de cavalier.

Le lundi, il arrivait, tout rayonnant, et remettait son compte rendu à Lebrun. Celui-ci l'examina et le regarda marcher droit comme un homme qui n'éprouve de douleur nulle part.

Il eut un hochement de tête étonné. "La prochaine fois", dit-il à Martin, avec un grand sérieux, "je vous enverrai en ballon."

---

ge

nt.
nis
né
n-
s-

e-

la
e-
à

t-
a
ni

i-
e

CHAPITRE XVI

Pauvre garçon !



'ETAIT un grand Canadien-Français de six pieds de haut, taillé en Hercule, au sourire bon et à la figure ouverte. Il avait été engagé comme reporter par le city editor qui avait succédé à Lebrun.—Les city editors et les reporters se succèdent souvent dans les salles de rédaction, où les intrigues politiques et les tiraillements de toutes sortes occasionnent de fréquents remaniements du personnel.

Le nouveau venu, en dépit de son air bon enfant, était très sérieux et très réservé, à tel point qu'aucun reporter n'avait encore fait connaissance avec lui, depuis deux jours qu'il était au journal.

Comme il restait tranquille à son pupitre, s'occupant exclusivement de son affaire, on avait pris le parti d'attendre qu'il lui plût de se lier avec les camarades, comptant qu'au bout de quelques jours il sortirait de sa carapace. Du reste, il était excessi-

vement poli et son attitude semblait tellement dèmander l'isolement qu'on insistait pas.

Une couple de reporters s'enquirent du city editor d'où il venait. Il se contenta de leur répondre : "c'est un garçon de grand talent, vous verrez......"

Ce reporter semblait avoir quelque chose à cacher. Par instants, son visage exprimait la frayeur. Chaque fois que la porte s'ouvrait, il tressaillait.

Il devint d'une pâleur effrayante, quand, une après-midi, un garçon passa la tête à travers la porte entrebaillée et dit: "monsieur Martel, il y a quelqu'un qui voudrait vous voir, dans le corridor.

Il sortit.

Il rentra presqu'immédiatement et alla trouver le city editor, avec lequel il échangea à la hâte quelques paroles, à voix basse, puis il prit son chapeau et sortit de nouveau.

On ne le revit plus à la salle de rédaction.

Comme il n'y avait que deux reporters à la rédaction, lors de son départ, sa disparition passa presqu'inaperçue.

L'oubli se fait facilement autour des absents, même quand ce sont des personnes qu'on aime qui disparaissent. Pourquoi se serait-on préoccupé d'un étranger, qui ne s'était même pas mêlé à la vie commune de la rédaction, qui n'avait pris part à aucune conversation et qui s'était tenu éloigné des petites intrigues qui s'ourdissent si bien entre "camarades".

On supposa qu'il avait eu un différend avec le

city editor ou qu'il avait accepté ailleurs une autre position, et ce fut tout.

Martin, qui était moins blasé que les autres sur le va et vient continuel des reporters entre les différents journaux ou des journaux à d'autres occupations, demanda à Dugas, quelques jours après, ce qui était advenu de Martel.

Voici le récit que lui fit Dugas :

Martel s'était rendu fort jeune aux Etats-Unis. Il savait les deux langues et il les maniait avec une égale aisance. Son physique avantageux aidant, il devint vite un des orateurs populaires les mieux aimés.

Il était aussi excellent journaliste.

Il fut donc bientôt de toutes les associations et sa popularité grandit à tel point qu'il se mit à faire de la politique,—car on fait de ça comme on fait n'importe quel autre métier, sous les gouvernements populaire. Il fut envoyé à la législature d'un des états de l'union américaine, comme leur représentant, par ses compatriotes.

Un bel avenir s'ouvrait devant lui et on le saluait déjà comme un des principaux hommes publics canado-américains.

Mais la politique coûte cher, et Martel n'était pas riche. Un jour, on découvrit un déficit dans la caisse d'une société dont il était le trésorier.

Il ne releva pas de ce coup.

Ses amis—et il en avait beaucoup et de fort dévoués— lui firent comprendre qu'il devait partir.

Ils facilitèrent sa fuite et empêchèrent le scandale de s'ébruiter.

Martel vint à Québec, où il entra au service d'une compagnie d'assurance. Son travail fut apprécié et il put caresser l'espoir de faire une vie nouvelle.

Mais on n'échappe pas toujours aux conséquences de ses actes. Un de ses parents, dont il avait emprunté une somme d'argent sans jamais la lui remettre, vint au bureau de la compagnie et fit un tel esclandre que le malheureux fut immédiatement congédié.

Il n'abandonna pas la lutte et ne s'avoua pas encore vaincu. On avait besoin d'un reporter, au journal; il vint s'engager. Le city editor, qui était un de ses anciens amis et qui connaissait son histoire, l'accueillit à bras ouverts et traita avec bonté et délicatesse le malheureux fugitif.

Martin devait cependant boire la coupe jusqu'à la lie.

Lorsqu'il fut appelé dans le corridor, à la porte de la salle de la rédaction, il craignait une nouvelle catastrophe, et il ne se trompait pas.

Deux officiers du bureau du grand connétable l'attendaient. Ils lui dirent qu'ils étaient porteurs d'un mandat d'arrestation pour lui et l'invitèrent à les suivre.

Martin se soumit et prit le chemin de la prison, après avoir prévenu le city editor de ce qui lui arrivait. Ce dernier promit de lui trouver des cautions et de le tirer de ce mauvais pas. La chose au-

rait été probablement possible, mais le désespoir avait pris possession de Martel. Le long de la route, il mit plusieurs fois la main dans sa poche, puis se passa un doigt sur les lèvres, machinalement, sans affectation aucune.

Il fut conduit au Palais.

Là, on le mit dans les cellules, en attendant la voiture de la prison, car il devait aller y coucher, l'heure étant trop avancée pour le faire comparaître immédiatement devant un magistrat.

Quand on alla le chercher pour le faire monter dans la voiture cellulaire, avec les ivrognes, les bandits et les voyous qui attendaient également d'être transportés à la prison, il était mort......

L'ignoble voiture cellulaire lui fut épargnée et on porta son cadavre à la morgue. Les formalités de l'enquête furent abrégées et le coroner donna immédiatement la permission de faire l'inhumation, car il était évident que Martel s'était suicidé.

L'affaire fut étouffée. Pas un journal n'en parla.

Martin demanda à un officier du bureau du grand connétable si le récit que lui avait fait Dugas était bien exact. L'officier lui dit qu'il ne l'était que trop. On avait trouvé un paquet de poison dans une des poches de Martel. Le papier qui enveloppait ce poison n'était pas défait, mais il était troué, comme si on eût passé les doigts au travers. C'était l'explication des gestes de Martel en se rendant du journal au Palais.

Les policiers avaient été impuissants à empêcher le suicide. Celui qui donna ces détails à Martin lui dit que c'était un des plus tristes évènements dont il eût jamais été témoin.

CHAPITRE XVII

L'enquête royale



UI n'a pas assisté à l'enquête faite, y a quelques années, par monsieur le juge Cannon, sur l'administration de la chose publique à Montréal, n'a rien vu de sensationnel. Cela valait la meilleure représentation théâtrale,—et cependant on entrait gratis. Dans le décor sévère de la cour d'appel, avec des centaines d'acteurs sur la scène, on donna, pendant plusieurs mois, un spectacle qui fit courir tout-Montréal. C'était une revue à grand succès des pots-de-vin municipaux et on voyait danser les écus des contribuables. Quand le rideau se baissa, à la fin du premier acte, une foule de faiseurs qui croyaient devoir figurer comme acteurs, au second acte, se demandèrent avec angoisse s'ils allaient y passer, eux aussi. Ils firent des efforts si désespérés pour empêcher la continuation de la représentation que le

second acte ne fut jamais joué et que le rideau ne se releva pas.— Et c'était peut-être aussi bien.

Les electeurs demandaient à être renseignés sur l'opprobre de leurs représentants—avant de les renvoyer quand même à l'hôtel-de-ville.

Les journaux satisfirent pleinement cette louable curiosité.

Une dizaine de reporters se tinrent rivés à leurs sièges, à la cour d'appel, pendant toute la durée de l'enquête, de sorte que le public put apprendre, en lisant les journaux, combien il en coûtait à un citoyen de Saint-Eloi, les frais de voyage compris, pour devenir pompier à Montréal.

Le défilé des témoins fut long et intéressant, — d'un intérêt tout particulier, comme aurait été, par exemple, celui d'une procession des sept péchés capitaux.

Les comptes rendus des séances, à peine imprimés, étaient télégraphiés dans toutes les principales ville du continent, ce qui ne fut pas sans exciter beaucoup d'émulation entre les divers conseils municipaux et ce qui fut cause qu'on mit à l'essai, dans d'autres municipalités, les méthodes administratives perfectionnées de Montréal.

A preuve, les découvèrtes du fameux détective Burns, à Détroit et dans d'autres villes américaines.

L'enquête devait être suivie de la publication d'un rapport où le commissaire enquêteur consignerait ses impressions sur ce qu'il avait entendu et distribuerait comme il convenait le blâme et les admonestations.

On a lu ce rapport et on sait mainteant ce qu'il contenait. Ceux qui y étaient désignés— les "nommés", comme on les appela,— demandèrent le secours de ceux qui n'avaient pas été "nommés" et qui auraient pu l'être autant qu'eux. Tous étaient solidaires et tous organisèrent la conspiration du mépris et de la fausse indignation. On feignit de croire que le plus grand coupable, en cette affaire, c'était le magistrat enquêteur, qui avait manqué à toutes les règles de la bienséance en dévoilant tant de turpitudes. On n'épargna pas non plus les pompiers et les policiers, gens de peu et sans éducation, qui étaient venus tout bonnement raconter, comme ça, qu'on leur avait extorqué de l'argent, sous prétexte de leur vendre des positions.

Est-ce que ces choses se répètent, je vous le demande, dans la bonne société ? Fi donc !

Comme on l'a si bien dit, le public aime à être trompé et volé. Il partagea donc l'indignation de ses vertueux échevins, et il a, depuis, réélu quelques uns des plus notoires "boodlers". Ce en quoi le public, dont le bon sens est proverbial, n'a du reste pas eu complètement tort : un ancien "boodler" n'en vaut-il pas un nouveau ?

Mais à l'époque dont nous parlons, le rapport n'avait pas encore été rendu publique. Sa publication fut plusieurs fois différée, et quand on en annonça définitivement la date, l'impatience du public et l'anxiété des intéressés furent à leur comble.

C'était l'évènement du jour; on ne parlait pas d'autre chose et on s'abordait , dans la rue, en se demandant: "le juge Canon va-t-il passer condam-

nation sur ceux des échevins dont il a été question pendant l'enquête ?"

Comme on n'était pas désireux outre mesure, à l'hôtel-de-ville, de donner beaucoup de publicité au rapport, on décida d'en faire imprimer un nombre restreint de copies pour les membres du conseil. Le rapport officiel du juge Cannon, envoyé de Québec au greffier de la cité, fut donc confié à l'imprimeur, avec instruction de n'en pas dévoiler le contenu aux journalistes.

Mais c'était un document trop important pour que les journaux ne tentassent pas de se le procurer. On pouvait corrompre quelque typographe de l'atelier ou il s'imprimait ou bien l'obtenir de Québec, où il y en avait des copies.

Quel moyen mystérieux fut pris, on le saura jamais,— car les journalistes se font un point d'honneur de ne pas trahir ceux qui leur donnent des renseignements,—mais une chose certaine, c'est qu'à huit heures du soir, un vendredi, le journal de Martin était en possession du texte du rapport, apporté par Lachapelle.

La nouvelle, chuchotée de bouche en bouche, fut bientôt connue de toute la rédaction. Lachapelle fut accablé de félicitations, qu'il supporta bravement et sans dire où il avait pris le rapport.

Comme c'était une primeur d'un intérêt extraordinaire, on prit, pour s'en assurer la possession exclusive, des mesures aussi extraordinaires. Défense fut faite aux pressiers de laisser sortir aucune copie du journal, avant le matin. (On imprimait a-

lors le journal du samedi dans la nuit du vendredi.) Pour plus de sûreté, un détective fut posté dans la chambre des presses; il avait l'ordre de ne pas fermer l'œil de la nuit et de se faire tuer plutôt que de laisser enlever un seul numéro du journal contenant le précieux rapport. Il promit d'être fidèle à cet ordre, et il le fut en effet.

Mais on avait compté sans le journal rival. Le city editor de cette feuille télégraphia à son correspondant de Québec, qui passa une partie de la nuit à empêcher de dormir les paisibles québécois dont il espérait pouvoir obtenir une copie du rapport. C'est en vain qu'il les tint en alerte jusqu'au matin, il ne put se procurer le fameux rapport. Quand la nouvelle de son échec définitive fut apportée à Montréal par le télégraphe, on résolut de recourir aux grands moyens. Des émissaires furent envoyés au journal qui avait le rapport, avec ordre de se le procurer coûte que coûte. Là aussi, échec complet.

Que faire ?

Un journaliste ami du city editor en peine résolut le problème. Il avait besoin lui-même d'un numéro du journal contenant le raqport, car il était correspondant d'un journal de Québec et il voulait en envoyer un résumé à son journal, pour l'édification des québécois qui s'occupaient d'affaires municipales. Il alla tout bonnement se placer à la porte du journal et il attendit la sortie des typographes, qui avaient travaillé toute la nuit.

Ils avaient droit d'avoir un numéro du journal; et quand ils parurent, vers six heures du ma-

tin, chacun avec son journal dans sa poche, il aborda l'un d'eux, qu'il connaissait, et se fit donner le journal.

La gazette rivale s'imprimait dans la matinée du samedi. Les reporters venaient à peine d'arriver et de se mettre au travail, quand le city editor sortit tout à coup du bureau du gérant de la rédaction et leur cria: "pas une ligne de copie de plus. Nous avons le rapport du juge Cannon et nous allons le faire composer."

En même temps que lui sortait du bureau du gérant de la rédaction le journaliste qui venait d'apporter le rapport. Il avait l'air satisfait d'un homme qui vient de faire une bonne affaire.

CHAPITRE XVIII

Du rire à la douleur

PRES L'ENQUETE dont il a été question dans le précédent chapitre vint le referendum au sujet de la création d'un bureau de contrôle. Une campagne énergique fut faite en faveur de ce projet et elle aboutit, comme on le sait, à sa réalisation. C'est au cours de cette campagne qu'eut lieu l'incident de la vie de journaliste que je vais raconter.

Martin faisait un bout de promenade, une après-midi, après avoir terminé sa journée, quand il rencontra Delisle, un reporter employé par un autre journal. Ils se connaissaient bien et ils firent route ensemble.

Delisle invita Martin à venir à sa chambre, qui n'était pas loin.

Quand ils se furent confortablement installés, chacun une cigarette à la bouche, et que Delisle eut versé à Martin un verre d'un excellent cognac qu'un

ami lui avait donné, ils se mirent à causer. —Le cognac et les cigarettes sont un stimulant précieux pour la conversation.

"Que fais-tu, ce soir," demanda Delisle à Martin ?

— Je vais à une assemblée de la ligne des citoyens.

—Moi aussi.

Il se tenait plusieurs assemblées par soir. Chacun des deux reporters nomma celle à laquelle il devait assister. C'était la même.

"J'ai une idée", dit Delisle.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Si nous téléphonions à Crevier. Il doit être à l'assemblée; peut-être y aura-t-il moyen de s'arranger pour être "bien traités."

Martin ne demandait pas mieux que d'être "bien traité". Ils descendirent donc au rez-de-chaussée, où se trouvait le téléphone, pour parler à Crevier, qui était à la fois un des orateurs de la ligue et un des dispensateurs de ses fonds électoraux. Cette dernière qualité le faisait particulièrement rechercher par les reporters.

Il était à son domicile et Delisle put entrer immédiatement en communication avec lui.

Sa conversation avec le reporter fut courte et encourageante. Delisle, tout rayonnant, dit à Martin: "il sera là; je crois qu'il fera quelque chose pour nous !"

Le soir, les deux copains arrivèrent de bonne heure au lieu ou devait se tenir l'assemblée, pleins

de zèle pour la ligue des citoyens et d'enthousiasme pour le bien de la cité.

L'arrivée des orateurs les intéressa fort, surtout quand ils virent que Crevier se trouvait parmi eux. Il leur fit un signe amical de tête, qu'ils interprétèrent comme une promesse.

Les discours commencèrent. "Prends des notes," dit Delisle à Martin; "je vais aller lui parler." Mais ce n'était pas facile d'approcher de Crevier. Il vit l'embarras de Delisle, écrivit un mot sur un morceau de papier et le lui passa.

"Qu'est-ce que c'est," demanda Martin à Delisle, qui était revenu près de lui ?

Ils déplièrent le papier. Crevier avait écrit, dans un style tout à fait conforme aux habitudes de mystère des périodes électorales: "J'ai des sesterces." Cela voulait évidemment dire, en langage vulgaire, des billets de banque. Martin redoubla d'ardeur au travail, pendant que Delisle roulait une cigarette.

Dans l'intervalle entre deux discours, Crevier appela Delisle en arrière de l'estrade et lui remit discrètement...... les "sesterces". Il appaela ensuite Martin et le traita de même.

Le reste de l'assemblée sembla court aux deux amis, pour qui le travail était devenu excessivement agréable.

Quand l'assemblée eut pris fin, Delisle proposa de fêter l'aubaine inespérée qu'ils venaient d'avoir, en vidant une bouteille de champagne.

C'était le samedi et les épiceries étaient encore

ouvertes. (Ajoutons que la loi de fermeture de bonne heure n'avait pas encore été votée.) Des bouteilles aux larges flancs et au long goulot étaient rangées artistement dans une vitrine. Ils entrèrent là.

A la grande surprise de Delisle, le commis qui s'avança pour le servir était un crieur du Palais. Delisle faisait le service du Palais et il connaissait tous les crieurs; il demanda au commis improvisé par quel hasard il était là. Le crieur lui dit qu'il était commis-épicier tous les soirs et qu'il se faisait ainsi un petit supplément qui, joint à son modeste traitement, lui permettait de vivre assez à l'aise.

"Je voudrais bien être crieur, moi aussi," lui dit en riant Delisle, "je pourrais me mettre commis-épicier; tandis qu'actuellement je n'ai pas souvent mes soirées à moi...... Combien vendez-vous votre champagne ?"

Le crieur lui dit que c'était cinq dollars la bouteille, mais qu'il lui en donnerait une pour trois et demie. Delisle le remercia de la faveur qu'il lui faisait et prit, avec Martin, le chemin de sa chambre. "Il est tout de même bon d'avoir des amis", dit-il, en flattant la panse de la bouteille.

Cette bouteille une fois vidée, ce qui les conduisit assez tard dans la nuit, Delisle dit: "écoute un peu, Martin, je ne sais ce que j'ai, mais depuis deux jours, je ne me sens pas bien du tout. Pendant les discours, je souffrais tellement—et il indiqua sa poitrine—que je n'ai pas pu prendre de notes. Veux-tu me rendre un service ?

—Certainement; tu m'en as rendu un fameux, toi-même, ce soir.

—Je ne me sens pas capable de travailler maintenant, mais si tu voulais revenir, demain soir, tu me donnerais quelques notes, pour mon compte rendu. Tu comprends, je ne voudrais pas arriver, lundi matin, sans compte rendu. Je suis réellement malade, mais ça parait si mal, arriver comme cela. Notre city editor ne badine pas.

—C'est entendu, je viendrai demain soir et je te dicterai à peu près une colonne de compte rendu. Ce sera assez ?

—Tant qu'il faut.

Martin fit un compte rendu de plusieurs colonnes, le dimanche. Dans la soirée il se rendit chez Delisle. Celui-ci avait plusieurs amis avec lui et paraissait de fort joyeuse humeur. Il ne semblait aucunement souffrant et Martin en fut à la fois étonné et heureux.

La soirée se passa le plus agréablement du monde.

Vers dix heures et demie, Martin demanda à Delisle s'il aimerait à commencer à travailler.

"Pas maintenant," dit-il. A onze heures, Martin lui fit la même question.

"Attends un peu," répondit-il.

Martin le regarda avec attention et crut constater que sa gaieté était factice et qu'il essayait de s'étourdir, pour oublier le mal qu'il ressentait comme la veille au soir.

En effet, Delisle était toujours souffrant et s'il ne voulait pas se mettre à l'ouvrage, c'était parce

qu'il craignait que les douleurs ne fussent plus aigues lorsqu'il serait plus calme.

Martin se rendit compte que s'il attendait davantage, le travail ne serait jamais fait. Il représenta à Delisle qu'il ferait sagement de commencer tout de suite et celui-ci se rendit à ses raisons.

Martin se mit à dicter.

Après avoir écrit quelques phrases Delisle s'arrêta. Il suffoquait et il avait peine à tenir son crayon. Martin l'encouragea; mais il eut beaucoup de peine à le faire rendre au bout de la colonne. "Veux-tu que je fasse venir le médecin," lui demanda-t-il, quand ils eurent fini ?

—Non, je serai bien demain, répondit Delisle.

—Bonsoir alors, fais attention à toi.

—Bonsoir.

Quand Delisle arriva avec son compte rendu, le city editor lui dit: "vous êtes bien pâle, ce matin."

"Je suis un peu fatigué," répondit Delisle.

En allant lui remettre une traduction, quelques instants après, le city editor vit qu'il pouvait à peine se tenir sur sa chaise. "Vous n'êtes pas capable de travailler," lui dit-il. "Vous allez vous en aller chez vous et vous reviendrez quand vous serez mieux."

"Je ne sais ce que j'ai, je vois tout noir," balbutia Delisle, qui chancela et perdit connaissance.

On appela l'ambulance, qui conduisit le malade à l'hôpital. Il y resta trois semaine, entre la vie et la mort.

CHAPITRE XIX

Soir d'élection



T maintenant qu'on a vu les journalistes à l'œuvre, qu'on les a suivis dans les courses où ils risquent souvent leur santé et même leur vie pour renseigner le public, qu'on a vécu de leur vie, qu'on a été témoin de leurs misères et qu'on a connu leurs rares plaisirs, qu'on a enfin compati à leur sort, je veux les montrer s'identifiant aux évènements de la vie d'un peuple et jouant un rôle qui prouve que le journalisme est devenu une institution d'utilité publique et même une institution nationale.

Ce rôle, digne de respect et de considération, le journaliste le remplit chaque fois qu'il fait le récit des évènements dont l'importance dépasse les bornes de l'endroit où ils ont eu lieu; chaque fois qu'il rapporte les délibérations de nos gouvernants, qu'il relate quelques nouvelles intéressant particulière-

ment toute une classe de la société et, surtout, chaque fois qu'une élection générale a lieu, quand les fils télégraphiques chargés d'effluves mystérieuses apportent, en chantant, le soir, des quatre coins du pays, à travers les montagnes altières et sous les grands arbres verts des forêts du nord, pardessus les cours d'eau argentées et le long des routes solitaires et lointaines, la nouvelle qu'un gouvernement a été choisi.

Passer un soir d'élection dans une salle de rédaction, c'est partager l'attente et les sentiments inquiets de millions de ses concitoyens et c'est se convaincre que la besogne des journalistes, quelque dure et quelque ingrate qu'elle puisse être, ne manque pas de grandeur et de noblesse.

Le jour de la votation est toujours redoutable pour les journalistes.

Martin, qui n'avait pas encore passé par cette épreuve, l'appréhendait fort. Elle arriva enfin, après six semaines d'une lutte électorale au cours de laquelle Martin et ses camarades avaient entendu à satiété les mêmes arguments et les mêmes discours, cent fois répétés par les orateurs des deux partis.

Ces discours manquaient de sel, le jour de la votation. Quoiqu'ils eussent été de nouveau prononcés dans tous les coins de la ville, la veille au soir, on ne les imprima pas, car cela eut été inutile et n'eut produit aucun effet sur les électeurs, qui auraient presque tous voté, à l'heure à laquelle paraîtrait le journal. On remplit les colonnes comme on put, avec des interviews, des prédictions sur le

résultat du vote, des détails sur l'affluence aux bureaux de votation, et on ne publia qu'à douze pages, au lieu du nombre ordinaire de seize, car le vote était trop près et le public en attendait trop anxieusement la fin pour s'intéresser beaucoup aux nouvelles et pour faire autre chose que jeter un simple coup d'œil sur le journal du jour.

Les presses furent mises en mouvement plus à bonne heure; le journal parut à une heure. Les reporters reçurent immédiatement leur congé et on leur donna ordre d'être à la rédaction à quatre heures.

Quand ils revinrent, tout le personnel était sur pied, mobilisé pour la circonstance. Plusieurs machines à compter avaient été montées à la rédaction, pour additionner les résultats des votes dans les bureaux de votation de chaque division électorale de la ville, à mesure que ces résultats seraient communiqués par téléphone par les représentants du journal qu'on allait envoyer aux comités généraux des candidats de la ville.—Les résultats étaient apportés à ces comités par les représentants des candidats dans chaque bureau de votation.

Des fils spéciaux reliant le journal aux lignes des compagnies de télégraphe Great North Western et C. P. R. avaient été installés. A cinq heures, un télégraphiste de chaque compagnie était rendu à son poste, au journal, et attendait que les premières dépêches arrivassent.

Des préparatifs élaborés et parfaits avaient été faits pour que la réception des nouvelles eût lieu

sans encombre et qu'elles fussent transmises sans retard à la foule qui commençait à se masser devant le journal.

La distribution du travail avait été faite avec méthode.

Une partie du personnel était préposée à la réception des résultats de la ville; une autre à la réception des résultats de tout le pays, une autre à l'affichage de ces résultats, qui devaient être inscrits sur des tableaux, à la porte, en attendant que le jour eût baissé suffisamment pour les projeter sur une grande toile blanche tendue à cet effet; une partie enfin était chargée de préparer l'"extra" qui devait être publié aussitôt que le résultat complet des élections serait connu.

L'intérêt se concentrait naturellement autour du télégraphe. Martin s'estima heureux d'être un de ceux à qui ce poste fut assigné.

Plusieurs garçons de bureau se tenaient prêts à porter les feuillets, un par un, à l'"extra", aux projections lumineuses et à l'affichage sur les tableaux, et à ceux qui feraient des sommaires des résultats connus, de demi-heure en demi-heure.

Toutes ces dispositions prises, on se croisa les bras en face des blocs épais de papier prêts à servir, on alluma les pipes, les cigares et les cigarettes, et on donna libre cours à l'impatience et à la curiosité générale, pendant les quelques minutes qui restaient à attendre.

Les opinions étaient partagées et les paris s'engagèrent. A part un petit nombre d'intrépides qui

risquèrent les uns dix cents et les autres vingt-cinq cents,—car les journalistes ne sont pas riches, — la plupart n'osaient se prononcer.

"Quand les résultats vont-ils commencer à arriver", demanda Martin ?

—Oh! pas avant cinq heures et demie, répondit un reporter.

—Nous aurons d'abord ceux de Québec et des provinces maritimes, dit un autre.

—C'est cela, les provinces maritimes sont en avant de nous pour l'heure.

A cinq heures et vingt, un des télégraphistes annonça: "je crois que nous allons avoir des nouvelles bientôt: on vient d'envoyer sur la ligne le signal de se tenir prêt à recevoir.

En effet, deux minutes après, le télégraphe annonçait le résultat de l'élection dans un comté de la province de Québec.

Les dépêches se mirent à arriver rapidement et les journalistes cessèrent de causer, tout entiers à leur travail précipité et fébrile.

On criait les noms des comtés, dans la salle, et l'excitation était grande. Les conjectures sur le résultat devenaient plus indécises, à mesure que les nouvelles arrivaient, et les commentaires allaient leur train parmi les groupes d'amis du journal qui avaient envahi la salle.

Les hourras commencèrent et les acclamations du dedans firent bientôt écho aux acclamations des milliers de personnes qui étaient au dehors.

"Un tel est élu par tant de voix de majorité!"

"Hourra ! Hourra !"

On criait, on trépignait, on ne se possédait plus.

Le travail des journalistes devenait difficile et ils durent demander un peu de silence.

Tout à coup, des cris délirants se firent entendre. C'était assourdissant et émouvant.

"Ce sont les gens du dehors", dit quelqu'un. "Allons donc voir; il doit y en avoir une foule!"

Tous ceux qui n'étaient pas occupés coururent aux fenêtres. Ils furent ébahis du spectacle formidable qui s'offrit à eux; dix mille spectateurs acclamaient avec frénésie la victoire d'un homme politique jouissant d'une grande popularité. Les employés chargés de faire les projections durent faire passer son portrait plusieurs fois sur la toile. A chaque fois, les acclamations montaient. Les innombrables têtes que l'on apercevait dans l'ombre ondulaient avec des mouvements de vagues, éclaboussées par des jets de lumière; les cannes et les chapeaux s'agitaient au-dessus de cette masse grouillante. L'enthousiasme était spontanée et extraordinaire. C'était une manifestation saisissante de l'emprise qu'a la politique sur les foules.

Le télégraphe fonctionnait toujours et on commençait à pouvoir deviner qui l'emporterait. Vers dix heures, il n'y eut plus de doute possible: ce n'était maintenant que le chiffre de la majorité qui était incertain.

Les nouvelles continuaient d'arriver. Les comtés de la province de Québec s'étaient fort divisés, de même que les provinces maritimes. Ontario con-

tinuait toujours d'envoyer des rapports favorables au même parti, tandis que les provinces du milieu de l'ouest favorisaient le parti contraire. Le Manitoba et la Colombie-Anglaise formaient avec Ontario un bloc solide. La majorité devenait plus considérable que ne l'espéraient les vainqueurs.

Après une longue période sous le même gouvernement, l'électorat s'était donné de nouveaux serviteurs, — à moins que ce ne fussent de nouveaux maîtres.

La joie des ainqueurs, d'abord extrême, fit peu à peu place à des démonstrations de satisfaction plus modérées et ils en vinrent à sembler presque atterrés de leur victoire. Dans les deux partis, du reste, l'excitation trop intense fit place à l'accablement, et le calme et la réflexion suivirent les explosions violentes de joie ou de regret, après un évènement aussi important.

Quand Martin sortit, une foule compacte et qui formait un courant continu emplissait les trottoirs. Tous regagnaient en hâte leurs foyers, où ils allaient annoncer l'issue du vote .

Quelques gens du peuple, qui subissaient malgré eux et sans se rendre compte du pourquoi l'impression générale de recueillement qui avait succédé au délire enthousiaste des uns et aux cris de colère et de regret des autres, tentaient de secouer cette impression, en faisant des plaisanteries, qui rataient misérablement.

Dans le tramway où se trouvait Martin, il y

avait quelques individus qui causaient avec animation. Il prêta l'oreille à leurs propos: c'étaient des partisans convaincus que n'avait pas abattus la défaite et qui songeaient déjà à préparer la revanche.

CHAPITRE X X

Le poison



'AI dit que le reporter est souvent exposé aux rancunes et aux vengences et qu'elles s'exercent souvent aussi dans l'ombre, lâchement. Martin, comme bien d'autres, devait en faire l'expérience. Et ce qui est le comble du raffinement, il devait être frappé par ceux qu'il croyait ses amis. Il ne savait pas du tout quel danger le menaçait quand, quelques mois après les élections, il rencontra, rue Saint-Jacques, deux fonctionnaires qu'il connaissait bien et avec lesquels il était en excellents termes.

Ils l'invitèrent à prendre une consommation. Comme Martin était pressé et qu'il n'y tenait guère, il refusa; mais ils insistèrent tellement qu'il finit par revenir sur son refus.

Les trois amis continuèrent donc ensemble.

Ils passèrent devant plusieurs restaurants et l'un dit à l'autre, à diverses reprises: "pourquoi n'entrons-nous pas ici ?

—Non, non, répondit son compagnon, j'ai un endroit particulier où je veux aller.

Martin assistait, étonné, à cette comédie et se demandait pourquoi, après l'avoir tant prié, on le faisait ensuite marcher si longtemps.

On arriva enfin au restaurant de prédilection de celui qui avait voulu s'y rendre.

Les trois hommes commandèrent les boissons qu'ils désiraient, mais avant qu'elles ne fussent servies, l'un des amis de Martin demanda à Martin et à son compagnon de l'excuser un instant, disant qu'il voulait téléphoner. Il fit en même temps un signe au garçon, qui le suivit au bout du comptoir, où ils se dirent quelques mots, à voix basse. Le garçon prit de ses mains un petit papier contenant quelque chose qu'il jeta dans la boisson chaude ordonnée par Martin, puis il servit les trois verres.

Quand il eût téléphoné, le troisième buveur revint et on trinqua.

Martin était à peine sorti et avait à peine dit bonjour à ses amis qu'il ressentit dans l'estomac une sensation singulière. Il n'en fit aucun cas et se dirigea vers le journal, où il avait affaire avant de se rendre chez lui.—C'était l'après-midi.

Il rencontra deux ou trois personnes qui le regardèrent avec tant d'attention qu'il en fut ennuyé.

Arrivé au journal, il se rendit compte qu'il n'était pas bien. Il ressentait un vague malaise, sans pouvoir comprendre ce que c'était. Il avait l'impression que son estomac était paralysé, comme s'il eût contenu une substance qu'il se fût refusé à digérer.

Rendu chez lui, il se sentit un peu mieux et ne pensa plus au malaise dont il avait souffert.

Mais le lendemain, il se trouva plus mal.

Cela le prit vers neuf heures, quand la digestion de son déjeuner commença à se faire. La sueur lui coulait par tout le corps et il avait un mal de tête atroce. Il regardait cependant toute sa lucidité d'esprit et il fit son travail comme si rien n'était.

Mais il perdit graduellement ses forces. Quand il arriva chez lui, à l'heure du lunch, il était si faible qu'il se demanda s'il ne devait pas se coucher plutôt que de manger. Il mangea cependant, mais immédiatement après il se sentit encore plus faible, tellement qu'il se dit: "c'est comme cela qu'on doit se sentir quand on va mourir."

Il avait sommeil et il crut que cela lui ferait du bien de dormir.

Il tomba sur son lit comme s'il avait été assommé.

Quand il se réveilla, ses forces lui étaient un peu revenues, mais il avait une fièvre violente. Il resta donc au lit. Vers le soir, sa fièvre augmenta au point qu'il fallut téléphoner au médecin, qui était malheureusement absent et ne pouvait venir avant

le lendemain matin. Martin préféra attendre plutôt que de demander un autre médecin et déclara qu'il ne se sentait nullement en danger. Il fut cependant bien heureux quand le médecin arriva, le lendemain.

Après avoir dit bonjour à son malade, le docteur lui prit le poignet pour lui tâter le pouls. Il eut un moment de surprise et d'épouvante; il ne trouvait pas le pouls. Il mit précipitament sa main plus haut sur l'avant bras, en essayant de cacher son trouble, afin de ne pas inquiéter le malade; il rencontra alors le pouls, qui battait plus vigoureusement qu'il ne l'aurait cru. Il prit ensuite la température qui, chose singulière, n'était pas très élevée.

"Comment me trouvez-vous, docteur," demanda Martin ? "Je vais pouvoir sortir demain, n'est-ce pas: je me sens beaucoup mieux.

—Vous ne sortirez ni demain, ni après-demain, répondit le docteur. Vous allez demeurer au lit pendant trois ou quatre jours, puis on me téléphonera comment vous êtes. Je verrai alors si vous pouvez vous lever.

Martin demeura donc couché. Il essaya bien de se mettre debout à côté de son lit, le lendemain, mais il eut peine à réussir, ce qui le convainquit de la sagesse des ordres du docteur.

Il demeura ainsi pendant trois jours, attendant que les forces lui revinssent.

Il ne pouvait même pas lire sans fatigue et il passait de longues heures les yeux au plafond, con-

templant malgré lui une tache causée par l'infiltration de l'eau venant du toît, tache que son propriétaire avait négligé de faire disparaître.Il lui semblait que cette tache prenait mille formes diverses et bizarres, comme les nuages que l'on contemple, couché sur le dos dans l'herbe odorante et les yeux au ciel, dans les campagnes. —Hélas, la campagne et l'herbe verte étaient fort loin, et il ne voyait de ciel, par sa fenêtre, qu'un tout petit coin avec de gros toîts.

Le quatrième jour, il put se lever; le lundi qui suivit, il retourna au journal. Son absence n'avait apparemment pas été remarquée. Il pensa avec amertume qu'il n'était pas grand chose, après tout, qu'il n'était qu'un infime rouage dans une machine et qu'elle pouvait marcher sans lui.

Il se mit à travailler, s'efforçant de s'absorber dans son ouvrage et de s'oublier lui-même avec ses dégouts et ses rancœurs.

Il s'aperçut que le pupitre voisin du sien était vide. "Où est Labrie," demanda-t-il à un reporter?—C'était le nom de son voisin, un jeune étudiant entré depuis peu au journal.

—Comment,lui répondit son camarade, tu ne sais pas ?......C'est vrai, tu as été absent.

—Qu'est-ce qu'il a eu ?

—Il est mort.

—Mort !

—Oui. Il a pris du froid. Il a attrapé une péritonite, qui l'a emporté en trois jours.

Martin baissa la tête et continua à travailler. Le city editor lui apporta alors une feuille cou-

verte de notes. "Ce sont des notes sur la mort de Labrie," dit-il; "voulez-vous me faire un article nécrologique ? Soignez cela, n'est-ce pas: c'était un camarade ".

Martin travaillait, travaillait. Il lui semblait qu'il avait été coupable d'être malade et il voulait expier.—Est-ce qu'on a le temps et les moyens d'être malade, quand on est pauvre et qu'on travaille pour gagner sa vie: c'est un non sens.

Tout-à-coup, la voix du city editor s'éleva.

"As-tu fini la mort de Labrie," demandait-il à Martin ? "Oui, répondit celui-ci.

—"Envoie-moi la donc, alors.

"Apporte vite," cria-t-il au garçon, qui était allé chercher la copie de Martin, "le journal n'attend pas."

